

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
LOUIS JULLIEN..... L'école d'Alexandrie.....	1
HASSAN MAZHAR..... Le chapelet aux grains de couleurs (<i>suite</i>)...	16
JEANNE ARCACHE..... Faire-part.....	38
A. KHÉDRY..... Pour Elle.....	51
GASTON BERTHEY..... Une vie à tâtons (<i>fin</i>).....	55

CHRONIQUE DES LIVRES

JEAN DUPERTUIS, ÉMILE MINOST

ÉGYPTE: 10 PIASTRES

A NOS ABONNÉS
A NOS LECTEURS,

Comme nos abonnés et nos lecteurs le savent, les circonstances ont provoqué dans les prix du papier une hausse considérable. Les prix d'impression ont également beaucoup monté.

Nous avons maintenu jusqu'à l'extrême limite du possible notre prix à sept piastres et l'abonnement à soixante-quinze piastres.

Mais aujourd'hui, nous nous voyons contraints d'augmenter nos prix. Nous sommes fiers, cependant, et heureux d'annoncer à nos fidèles abonnés et à nos lecteurs que nous sommes en mesure de maintenir le prix du numéro et de l'abonnement au niveau encore très abordable de **dix** et **cent** piastres respectivement.

Nous sommes sûrs que dans cette conjoncture *La Revue du Caire* conservera le soutien affectueux et compréhensif de ses abonnés et de ses lecteurs.

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAÏD

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE

DES TABACS ET TOMBACS

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

BULLETIN

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME X

LE CAIRE

1943

LA REVUE DU CAIRE

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

L'éclat avec lequel Sa Majesté le Roi a inauguré l'Université d'Alexandrie nous montre quels espoirs il fonde dans son essor futur, et aussi sur quelle tradition ceux-ci sont basés.

La jeune Université se donne le devoir de ressusciter la grandeur passée de cette très ancienne ville et le rayonnement incomparable de sa fameuse école.

L'éminent Recteur de l'Université Farouk I^{er}, le Docteur Taha Hussein Bey, pour en marquer davantage le caractère alexandrin se soucie même de créer une section d'Études purement alexandrines, dont le but serait l'étude historique, archéologique et artistique de la ville à travers son histoire. Ce projet fait ressortir davantage la volonté de donner à la jeune Université une direction originale, visant à renouer la grande tradition passée.

Il semble qu'à l'occasion de ces événements mémorables, il soit intéressant de rappeler ce que fut cette remarquable École d'Alexandrie et de dire le rôle immense qu'elle a joué dans l'antiquité, et quelle fut la fortune de ses influences qui se sont maintenues à travers les siècles, jusqu'à devenir, dans une certaine mesure, une des bases de la civilisation occidentale. En outre, il serait utile d'expliquer les raisons de son développement et les circonstances qui ont permis cette fécondité extraordinaire.

La ville fut fondée par Alexandre le Grand en 332 av. J.-C. Ce fut le moment où Alexandre, nourrissant ses projets de conquête en Perse, avait besoin en Méditerranée d'une base navale et commerciale solide. En Égypte, la cité grecque de Naucratis, constamment bloquée par les boues apportées par le Nil à chaque crue, ne remplissait pas les conditions requises. Le site d'Alexandrie, par contre, avec pratiquement le seul port naturel abrité d'Égypte, ses communications faciles avec l'arrière-pays, grand producteur de grains, sa situation voisine de la Macédoine, convenait admirablement aux visées du Conquérant. Il débarqua dans l'île de Pharos, l'occupa ainsi que la bourgade égyptienne de Racotis sur la rive, y fonda Alexandrie et fit aussitôt construire une enceinte englobant la ville et la bourgade. Alexandre quitta quelques mois plus tard sa cité en confiant au vice-roi Cléomènes le soin de développer son œuvre. Il n'y revint que mort.

Héritant du commerce de Tyr déchue, Alexandrie devint rapidement le centre commercial le plus important de l'Empire. C'était le point de jonction entre l'Occident et l'Orient ; par elle passaient toutes ou presque toutes les marchandises venant d'Égypte, d'Arabie et même des Indes. En moins de cent ans le volume de son trafic devint plus important que celui de Carthage, et finalement, pendant plusieurs siècles, ne fut dépassé que par celui de Rome.

Les premiers Ptolémées, souverains éclairés et ambitieux, encouragèrent le développement des Lettres et des Arts, favorisèrent dans la plus grande mesure les activités du musée et de la bibliothèque. Le prestige de la cité était tel que, même après la conquête romaine, elle conserva son Sénat comme toutes les villes grecques libres. En 80, elle passa sous la juridiction romaine, pendant le règne de Ptolémée Alexandre ; vinrent ensuite Jules César, puis Antoine, dont les faveurs coûtèrent à Alexandrie les représailles d'Octave, qui y plaça un préfet de sa maison. A ce moment, la splendeur passée

renaquit, Alexandrie devint la porte du grenier de Rome. Elle comptait 300.000 habitants et un nombre immense d'esclaves. Sa gloire et sa prospérité resteront incomparables en dépit des massacres de Caracalla en 215. Ce sera la première cité du monde pour longtemps encore, son influence s'étendra sur tout le monde antique. Elle est le grand creuset des philosophies nouvelles, le berceau de l'Église chrétienne. C'est là que l'arianisme fleurit, qu'Athanase combat et triomphe des hérésies et là aussi, que se livre le combat des dernières philosophies païennes et du christianisme.

L'incertitude du troisième siècle et l'isolement où se trouvait la ville du reste de l'Égypte (laquelle se retirait de plus en plus sur elle-même) marquèrent le commencement du déclin.

En 616, elle est conquise par Chosroès, roi des Perses. En 969, le Caire est fondé et devient une capitale arabe. La découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne Espérance, en 1498, fut le dernier coup.

Son commerce ruiné, sa liberté perdue, son Canal d'eau douce envasé, Alexandrie ne joue plus, pour plusieurs siècles, aucun rôle dans l'histoire.

L'École d'Alexandrie.

L'immense prospérité qui développa rapidement la ville y attira une population croissante. Elle se composait de tous les éléments ethniques de la Méditerranée; Égyptiens qui conservèrent à travers le temps leur caractère propre et ne se mêlèrent pas aux étrangers, Syriens et surtout Juifs et Grecs. Alexandrie fut dans l'antiquité la plus grande ville juive du monde et un des grands foyers de la pensée philosophique hébraïque. C'est là que fut faite la première traduction en grec de l'Ancien Testament (les septante). Alexandre et les Lagides protégèrent les Juifs. C'est Ptolémée Philadelphe qui, désirant répandre la langue grecque dans la colonie juive, et

curieux de philosophie, accorda à celle-ci l'autorisation de faire venir de Jérusalem les 72 étudiants qui traduisirent les textes sacrés, malgré les objections du grand prêtre Éléazar. En effet, les juifs d'Alexandrie, tout en restant fidèles à leur foi, avaient perdu l'usage de la langue ancienne des Écritures et ignoraient même l'araméen, dans lequel celles-ci étaient diffusées dans les synagogues de Palestine.

Devant la nécessité de comprendre, les âmes pieuses résolurent de surmonter les objections de la tradition qui voulaient que les textes sacrés ne soient écrits qu'en hébreu, et les firent traduire en grec.

La situation géographique de la cité, aux confins du monde oriental et occidental, le contact permanent des cultures gréco-romaine et orientale, la grande prospérité des affaires et la sécurité politique, créèrent un milieu très favorable au développement de la pensée et des Arts.

Les Rois aidèrent, avec un souci tout particulier, l'éclosion et l'épanouissement de la fameuse école qui, tout de suite, prit une grande figure dans le monde.

Ptolémée Sôter (323-285), le premier, attira autour de lui, de toutes les parties de la Grèce, une quantité de savants, de philosophes et de littérateurs, à qui il donna toutes les facilités pour continuer leurs recherches, et exercer leur génie. A l'instigation de Démétrius de Phalère, le célèbre orateur athénien, homme d'État et philosophe, Ptolémée Sôter fonda la grande bibliothèque et construisit le musée, lequel était, à bien des égards, une Université au sens moderne du mot, montrant ainsi l'impulsion qu'il entendait donner à la culture.

Son successeur, Ptolémée Philadelphie (285-247), poursuivit son œuvre. Il acheta toutes les œuvres d'Aristote et inséra, dans sa collection, nombre d'ouvrages étrangers parmi lesquels se trouve le *Pentateuque*.

Evergètes (247-222) augmenta la bibliothèque en y introduisant les copies officielles athéniennes des dramaturges... et

en obligeant les voyageurs lettrés, passant par Alexandrie, à laisser un exemplaire de chaque ouvrage qu'ils possédaient.

Le mouvement intellectuel ainsi déterminé se poursuivit pendant une très longue période, dont les dates extrêmes seraient 306 et 642.

Il est évident qu'un mouvement littéraire, artistique et philosophique s'étendant sur tant de siècles, devait subir une évolution, due aux variations du goût, aux perfectionnements des techniques et aussi aux crises politiques et morales ; ces dernières ayant joué en l'occurrence un rôle considérable.

En prenant l'École alexandrine dans l'ensemble, on peut se permettre de diviser son activité en deux grandes périodes.

La première irait approximativement de 306 av. J.-C. jusque vers 30, c'est-à-dire de la fondation de la ville jusqu'à son annexion par Rome ; la seconde de 30 jusqu'à l'invasion arabe, soit 642.

Ces deux tendances ont un caractère très distinct.

Elles sont toutes les deux la manifestation de la décadence d'une longue et noble civilisation. Les Grecs et les Latins ont découvert la pensée philosophique, ils ont créé des œuvres immortelles, organisé un monde civilisé où la raison et la mesure demeurent la base de toute création. Fiers de cette œuvre immense, mais sans l'énergie initiale, les Anciens à qui les créations de l'esprit et de l'art sont familières se tournent alors vers le goût de la forme et l'imitation des œuvres du passé.

Alexandrie, jouissant d'une liberté que les villes de la Grèce n'avaient plus et d'une tranquillité inconnue en Europe, va s'attacher à reprendre et à perfectionner les travaux des anciens maîtres. Les littérateurs les imiteront dans une forme originale, plus moderne, plus piquante pour leurs esprits parfaitement instruits et un peu blasés.

Les Arts plastiques s'engageront dans la même voie, outre quelques genres nouveaux, la sculpture s'attachera à produire de belles et ingénieuses copies de grands chefs-d'œuvre.

La deuxième tendance marque une réaction qui, au fond, est la résultante de la première. Ce fut la grande crise morale de l'antiquité. Le panthéisme symbolique de la religion, la multiplicité des Dieux ne pouvaient remplacer une morale. Les philosophies professées dans le passé, aussi brillantes qu'elles fussent, restaient malgré tout un jeu harmonieux de la raison et de la science qui ne pouvait prétendre à devenir une règle de vie, et surtout ne faisait pas à l'âme une place suffisante, ni ne satisfaisait les aspirations de celle-ci.

A Alexandrie, le contact constant des religions mystiques de l'Orient devait faire naître et fleurir des philosophies nouvelles qui cherchèrent à combler cette lacune. C'est alors qu'apparurent le gnosticisme alexandrin, les doctrines néopythagoriciennes, néo-platoniciennes, et enfin le christianisme qui devait, après bien des luttes, triompher définitivement des premiers.

En résumé, les deux périodes alexandrines sont : l'une, la première, essentiellement littéraire, philosophique et scientifique, la seconde, philosophique et mystique.

La littérature alexandrine.

Son caractère général apparaît comme la conséquence de l'état de choses qui régnait en Grèce. La prééminence de la Macédoine enleva aux cités grecques leur indépendance véritable ; avec l'amoindrissement de la liberté qui, jadis, avait porté tant de fruits, ces villes perdirent leur originalité propre. Le substitut de cette liberté de pensée fut trouvé par les Alexandrins dans les recherches intellectuelles, stimulées par les grands ouvrages du passé.

Ils étudièrent la critique, la grammaire, la prosodie et le mètre, les antiquités et la mythologie.

Leurs ouvrages sont écrits par et pour une élite. Celle-ci, peu intéressée par les affaires militaires et politiques, apprécie

cette littérature de cour, pleine de finesse et d'allusions, dont le ton est donné par le Roi qui patronne toutes les œuvres et protège les écrivains.

Cette production est pleine d'intérêt, mais ne contient aucun monument génial. On y distingue les tendances suivantes :

1° Un intérêt marqué pour les sciences et leur traduction en forme littéraire.

2° En poésie, une préoccupation de la technique poétique, particulièrement celle du mètre. Cette poétique n'est plus originale comme celle de la grande période classique, mais imitative. Ce sont des variations modernes, très savantes, sur des thèmes anciens. Elle s'adresse à un public restreint, très cultivé, capable de saisir toutes ses allusions, ses mots étranges et archaïques, sans signification pour un lecteur ordinaire. D'ailleurs la simple connaissance du texte à imiter devait normalement conduire l'imitateur à faire usage d'une forme dénuée de simplicité. En outre, la nécessité d'une extrême élaboration tendait au culte du poème court et parfait.

La prose, par contre, fut beaucoup moins à l'honneur.

3° Un souci, comparativement nouveau puisqu'il ne datait que d'Euripide, apparaît : c'est la psychologie de l'amour. La plupart des grandes histoires d'amour datent de cette période. C'est aussi à ce moment-là que l'héroïne devient le motif principal de l'œuvre.

4° Probablement en raison de l'extension de la ville et de l'absence de campagne autour d'Alexandrie, la vie paysanne, les scènes champêtres, les pastorales, attirent de plus en plus les poètes. Théocrite en propagea le goût et c'est de ses *Idylles* que s'inspira Virgile dans les *Bucoliques*.

Ces caractères établis, il importe de considérer les genres : ceux-ci sont nombreux.

Poésie épique. — Elle se divise en deux genres d'épopées. Le poème long et détaillé dont l'*Argonautica* d'Apollonius de

Rhodes est le plus remarquable ; c'est une œuvre savante, originale surtout par la science du mètre et l'*Ode* courte et ramassée dont l'*Hécate* de Callimaque semble être le chef-d'œuvre.

Poésie didactique. — A l'encontre de la précédente qui est une forme noble, celle-ci est populaire et traite de sujets intéressants en eux-mêmes. Ceux-ci sont souvent scientifiques, tel le *Phœnoména* d'Aratus de Soli qui est un manuel d'astronomie en vers. Il eut une telle renommée que Cicéron le traduisit et Saint Paul le cita. On peut retenir également la *Thériaca* de Nicandre sur les morsures de serpent et les poèmes mythologiques (*Aétia* de Callimaque) parce qu'ils professent d'expliquer les coutumes et les rites.

Poésie élégiaque. — Elle est diverse ; les plus caractéristiques sont les poèmes d'amour. Dans ce genre, qui n'est pas absolument nouveau puisque Mimnémus en avait usé longtemps auparavant, les Alexandrins excellèrent, de par leur intérêt tout nouveau en matière de psychologie amoureuse. L'écrivain le plus marquant fut Philitas de Cos ; Callimaque, Hermésianax s'y distinguèrent aussi.

L'élégie était utilisée pour les digressions mythologiques, l'*Aétia* de Callimaque en est une.

Une autre forme particulièrement en honneur fut l'épigramme qu'il est possible de rattacher aux élégies.

Le Drame. — Le drame tragique et comique était mort : les efforts de la Pléiade ne le ressuscitèrent pas : peu de fragments nous sont parvenus. Lycophron (*Alexandra*) est le seul nom à citer car il fut en même temps le bibliothécaire chargé de la classification des comédiens.

Le mime est une forme poétique absolument alexandrine. Il consistait en un dialogue ou un court monologue inspiré de la vie quotidienne, mettant en scène des personnages réels, pas toujours très moraux, mais vivants. Les huit mimes d'Héronidas sont les plus célèbres. Leur métrique en général est

celle des anciens écrivains Ioniens d'Iambes. Ces mimes font preuve d'une observation aiguë et cynique des travers humains.

On trouve un développement de ce moyen d'expression dans les œuvres de Sophron qui sont de véritables pastorales, et aussi dans les idylles de Théocrite, dont beaucoup restent d'authentiques chefs-d'œuvre.

La Prose a été le domaine de l'histoire. Elle est toujours traitée avec le souci littéraire qui marque toutes les œuvres du temps. L'écrivain pense moins à la vérité qu'à la forme et tend surtout à des effets de style encore que la recherche historique n'en soit pas absente. Les noms de Timaeus et de Théopompus, bien que leurs œuvres soient perdues, furent les plus connus.

La Poésie lyrique est assez médiocre à Alexandrie. L'époque n'est pas aux grandes émotions librement exprimées, cependant, beaucoup de morceaux furent écrits, qui, évitant le mètre lyrique compliqué de Pindare, surent se tenir à des formes aisément réductibles à des règles fixes. Sotadès s'y distingua par des poèmes d'une obscénité savoureuse.

Dans l'ensemble, une mention spéciale est à faire au sujet de la grammaire et de la philologie qui furent les préoccupations très méritoires de l'école alexandrine. Réunir sous une forme correcte et intelligible la littérature grecque et la commenter en cas utile fut son souci permanent. Le grand Aristarque, Zénodote d'Éphèse (le premier bibliothécaire) dont les travaux sur Homère furent fameux, sont les ouvriers fidèles de cette grande tâche.

A leurs côtés il faut mentionner des savants tels que Aristophane de Byzance, Apollonius de Rhodes, Lycophon, Callimaque, Ératosthène le géographe ; en médecine Hérophile et Érasistrate excellents anatomistes. En mathématique Archimède et Apollonius de Perga et enfin Euclide.

Cette veine littéraire se prolongea dans toute sa splendeur

jusqu'à environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne. A ce moment, l'École d'Alexandrie, à cause du mauvais gouvernement de certains des Ptolémées et aussi par suite de la fondation de nouveaux centres littéraires à Rhodes, en Syrie et ailleurs, perdit de son éclat et sa vitalité se ralentit. Avec la conquête romaine, la culture alexandrine se trouva étendue à l'ensemble du monde entier, mais l'axe de ce dernier se déplaça de l'Orient vers l'Occident. Les gens de lettres se concentrèrent désormais non plus à Alexandrie, mais à Rome.

La Philosophie alexandrine

Ce changement du centre de gravité du monde n'arrêta pas les activités de l'École, mais celles-ci prirent une direction toute nouvelle, dont le caractère fut largement déterminé par le gnosticisme oriental, l'influence du culte juif, et plus tard par le christianisme.

De ces tendances naquirent : la philosophie spéculative des néo-pythagoriciens et néo-platoniciens, le gnosticisme et les théories des pères de l'Église.

Quelles furent les raisons de cette transformation, et dans quelle mesure ont-elles influencé les nouvelles philosophies ?

Les critiques mutuelles et interminables des différentes écoles philosophiques du moment avaient amené un sentiment général d'incertitude et de septicisme. Il en résulta que n'importe quelle doctrine proclamant sa vérité infallible était sûre de recueillir des suffrages. D'autre part, les théories spéculatives du passé n'avaient plus d'attraits pour cette époque décadente. Les stoïciens avaient découvert que l'homme « parfait » était impossible dans la société luxurieuse et morbide du temps, que quelque chose de plus que la dialectique était nécessaire pour rétablir le sens de la responsabilité morale dans ces milieux qui se moquaient bien des syllogismes usés par la répétition.

Consciemment ou non, tout le monde ressentait le malaise dû à l'absence de directives intérieures. Les anciens philosophes n'avaient cherché et trouvé que des règles logiques, qui pouvaient satisfaire l'esprit ; aucune n'avait fait grande place à l'âme. Personne n'avait avancé une explication satisfaisante de celle-ci, et, surtout, aucune ne pouvait se targuer de lui avoir donné une nourriture, ni de s'être soucié de son salut.

La situation géographique et ethnique d'Alexandrie, faisait que dans ses murs se célébraient les cultes les plus divers dont beaucoup étaient orientaux. Les philosophes étaient ainsi en contact permanent avec ces religions mystiques. L'idée leur vint de s'inspirer de ce mysticisme et de l'accommoder, de l'incorporer même à la philosophie occidentale qui en manquait. D'où l'effort de toute une série d'écoles et de sectes qui s'efforcèrent de donner un caractère religieux aux morales en cours, en puisant largement aux sources mystiques particulièrement dans le judaïsme.

Cet état d'esprit engendra le gnosticisme alexandrin. Une révélation mise en avant et soutenue par la logique et la rhétorique grecque devint le trait principal de la philosophie alexandrine.

Pour avoir une idée plus précise de cette révélation divine, et de tout le système qui s'y rattache, il importe de considérer brièvement les théories les plus importantes.

Le nom qu'il convient de citer comme le plus marquant et le plus représentatif des théosophies juives est celui de Philon. Il lia par la méthode allégorique la métaphysique grecque à l'esprit de l'ancien testament.

Ses trois motifs principaux furent :

- 1° La vie humaine expliquée par la nature relative de Dieu et de l'homme ;
- 2° De la nature divine et de l'existence de Dieu ;
- 3° Du grand Logos, ou l'explication de la relation entre Dieu et l'Univers.

Sur ces bases, il élaborâ une théosophie qui était en fait une synthèse du mysticisme oriental et des théories grecques.

Dans les écoles païennes que composent les néo-pythagoriciens et les néo-platoniciens les doctrines sont aussi une combinaison des idées platoniciennes, du stoïcisme et de l'aristotélisme avec le mysticisme nouveau.

Le monde auquel ils s'adressaient commençait à se soucier de son âme ; ils s'occupèrent donc de la nature de celle-ci et enseignèrent que son salut résidait dans la communion avec Dieu. Cette communion se faisait dans une extase où l'Être Suprême se révélait.

Le néo-pythagorisme fut, comme on l'a dit, un essai d'introduire un élément religieux dans la philosophie païenne et d'animer ce qui était considéré comme un aride formalisme.

Les fondateurs (Apollonius de Tyane et Modératus de Perga) voulurent donner un air de tradition à leurs théories en les inscrivant sous le signe de Platon et de Pythagore. Ils s'inspirèrent de la pensée de Platon au moment où celui-ci essayait de combiner sa doctrine des idées avec celle des nombres de Pythagore. Identifiant le bien avec l'Unique, source de l'Infini et du Fini, il établissait ensuite l'échelle des réalités allant de Dieu au monde matériel. La distinction du corps et de l'âme, le rapprochement vers Dieu par la prière et la volonté du Bien, la libération de l'âme par l'ascétisme, l'opposition du Divin et de la nature matérielle, terrain du Mal, telles furent les préoccupations de ces théoriciens. Leur système comprend, en plus du mysticisme de Platon et de l'ascétisme de Pythagore, l'influence des mystères orphiques et des philosophies orientales.

Le néo-pythagorisme est le chaînon qui relie les anciennes philosophies païennes aux nouvelles. C'est lui qui prépare le néo-platonisme.

Le néo-platonisme fut fondé à Alexandrie. Ammonius Saccas et surtout Plotin en sont les grands noms et les *Ennéades* de ce

dernier, le document classique contenant sa théorie et sa mystique. Comme toutes les mystiques, celle-ci se divise en deux temps : 1° l'établissement de la haute origine de l'âme et sa déchéance ; 2° comme l'âme tend à atteindre au delà de la raison et du monde sensible, il s'ensuit que c'est vers le surnaturel, c'est-à-dire vers Dieu qu'elle est poussée ; il faut donc lui donner le moyen de retourner vers lui.

Le système comprend trois chapitres :

1° L'explication de Dieu, l'Unique.

Il est la source de toute vie, de toute causalité et de toute existence. Il est l'Infini et il est le Bien.

Il n'a aucun attribut, car ceux-ci lui donneraient une mesure ; or, il est au delà de toute mesure. Il n'est ni grand, ni vivant, il n'a pas de pensée. On ne peut pas dire qu'il existe, car il est infiniment au-dessus de l'existence et au-dessus du bien.

Il est une force active, car il produit sans arrêt et toujours quelque chose de différent, sans jamais diminuer, ni se mouvoir. Il est une émission de forces. L'existence réelle des choses n'est qu'en raison de l'existence qu'elles contiennent.

Le néo-platonisme se présente ainsi comme un panthéisme dynamique, car tout, directement ou indirectement, est le produit de l'Unique.

2° L'Esprit — « Nous » — ou l'émanation de Dieu.

C'est l'image parfaite de Dieu et du monde. Elle est à la fois Être et Pensée, monde idéal et idées. C'est la plus haute sphère que peut atteindre l'âme humaine.

L'âme est le produit du « Nous » et est immatérielle comme lui. Leur relation est celle qui existe entre le « Nous » et l'Unique.

L'âme peut rester dans le « Nous », et garder son intégrité, mais elle a aussi la faculté de s'unir avec le monde matériel et, ainsi, se désintégrer et déchoir. Les âmes humaines sont déchues.

3° La Rédemption. Mais ces âmes peuvent se réintégrer

dans le Cercle idéal par : a) la pratique du bien ; b) l'ascétisme qui les libèrent de la sensualité de la matière et les préparent au stade supérieur où l'âme se confond avec Dieu, dans une extase qui s'accompagne d'un ravissement ineffable.

Ceci est en gros la religion de Plotin. Son disciple Porphyre l'adapta et la consolida ; c'est sur cette base qu'il lutta avec acharnement contre les chrétiens, les accusant, bien souvent à juste titre, de pratiques barbares et d'obéissance à des prêtres ignares.

Le néo-platonisme bénéficia toujours de sa pureté de doctrine, que ne pouvait lui opposer l'Église chrétienne, avant tout soucieuse de s'attacher des cultes dont beaucoup étaient encore entachés de polythéisme et de magie. Malgré le triomphe du christianisme, l'École néo-platonicienne continua à prospérer à Alexandrie jusqu'au commencement du v^e siècle. Hypatia y avait encore des disciples nombreux quand elle fut assassinée par les chrétiens. Ce meurtre marque la fin de la carrière alexandrine de ce culte, qui porte bien son caractère local, et s'apparente sans conteste à l'esprit de toutes les œuvres de la cité. C'était une religion qui ne pouvait séduire qu'une élite, fruit d'une grande culture, basée sur des études philosophiques élevées, elle ne pouvait toucher les masses ignorantes ; son élévation et son austérité eurent d'ailleurs une influence considérable sur les grands chrétiens du moment, nourris de philosophie, comme tous les esprits éclairés de l'antiquité. Clément et Origène en sont des exemples concluants. Pour eux, la connaissance des philosophies était nécessaire, car elle conduisait au Christ et à Dieu. Autour d'eux se formèrent des sectes gnostiques partageant ces idées.

L'Église chrétienne elle-même en absorba l'essence avant de l'abattre. Comme le dit Saint Augustin : « Il lui manquait un Fondateur, elle ne pouvait toucher les masses, et ne pouvait garantir la durée de la paix intérieure et de l'état de grâce. »

Ainsi condamné, le néo-platonisme dut céder.

Bannis, les néo-platoniciens se réfugièrent à Athènes. Sa situation provinciale la mettait en dehors des grands champs de bataille, ils y trouvèrent le calme et s'adonnèrent à des travaux historiques, visant à réorganiser les anciennes philosophies suivant le système de Plotin. L'école grandie, par les travaux de Plutarque et de Syranius qui firent d'importantes recherches sur Platon et Aristote, connut une nouvelle gloire avec Proclus. Quand, 45 ans après la mort de ce dernier (529), l'École d'Athènes fut cette fois définitivement fermée sous Damascius par Justinien, nul ne pouvait se douter du retentissement incalculable que sa grande œuvre devait avoir sur le monde pendant plus de dix siècles.

En effet, l'œuvre de l'École d'Alexandrie, à travers le Platonisme, fut le chemin par lequel les penseurs du moyen âge arrivèrent à Platon et à Aristote ; ce fut elle qui enseigna à l'Europe, sortant de la barbarie, la méthode scientifique, elle qui créa et alimenta partiellement le mysticisme du moyen âge, qui donna la base des sciences empiriques de la Renaissance (alchimie, astrologie, etc. . .) et les premières formes poétiques, elle, en somme, qui montra le chemin à la civilisation occidentale.

Louis JULLIEN.

LE CHAPELET AUX GRAINS DE COULEURS.

(SUITE.)

LES SOBRIQUETS.

Les invités aux fêtes de Cran étaient généralement les mêmes. En fait d'hommes, nous étions, outre Cran et moi, Morand, Laray, le hollandais van Trans, le brésilien Erico Bronzalès, le russe Alexis Karamantagoff et, enfin, le nommé Garou avec qui j'aurai un démêlé.

Un sobriquet à l'origine plus ou moins lointaine était alloué à chacun de ces Messieurs. Il n'y avait que Cran qui jouissait de l'appellation de son propre nom, parce que ce nom convenait assez justement à ses folies aimables.

Morand, dont j'aurai à parler plus tard, était du même âge que moi et on l'appelait « Petiot ». C'est ainsi, paraît-il, qu'on l'appelait chez lui. Le jour où j'ai fait sa connaissance, il m'a secoué la main avec un sourire franc aux lèvres et m'a tout de suite dit : « Petiot ». Il aimait nous appeler ainsi et disait « Petiote » aux femmes de notre société. Le mot était pour lui synonyme de *cher* et il aimait l'entendre et le dire. Je n'ai du reste connu son vrai nom que plus tard, dans des circonstances tristes que j'aurai l'occasion de raconter.

*
* *

Laray était chauve du front et du haut de la tête. Par un souci d'élégance, il recouvrait sa calvitie de quelques cheveux relevés de ses tempes et soigneusement collés sur la voûte de son crâne. Il avait été dénommé « Six » par rapport au nombre de ses cheveux longs. Il ne s'en fâchait pas, même quand Cran le blaguait :

— Tu soignes ta raie, Laray !

*
* *

Le hollandais van Trans, qui buvait beaucoup répondait au sobriquet de « La Soif ». C'était un grand blond, au visage de poupon et qui pleurait à tort et à travers, de tristesse comme de joie, de tendresse comme d'émotion, au point d'avoir fait dire de lui qu'il avait *le cœur dans les yeux*. Le bruit même s'était répandu qu'une fois, au théâtre, pendant la représentation de *La Dame aux Camélias*, il avait sangloté à faire interrompre le spectacle. Nous avons souvent essayé de le détourner de la boisson, mais il trouvait toujours une excuse à ses libations : il buvait pour se réchauffer quand il faisait froid et pour se rafraîchir quand il faisait chaud. Cela ne l'empêchait pas de boire quand le temps était entre deux, sous prétexte qu'il faisait lourd. Bien entendu, il se grisait pour fêter un événement ou pour enterrer une peine. Il situait les adresses par les noms des buvettes et des cafés : « Notre professeur d'Économie Politique habite près du *Chat Noir*. Tel a déménagé en face du *Viennois*, tu sais, la première rue à gauche près du *Cerf*, avant d'arriver au *Moulin*. »

Il parlait des vins comme l'on parle d'œuvres littéraires, avec maints détails et commentaires :

— As-tu remarqué l'effet de ce vin au quatrième verre ?

C'est à la dernière goutte du quatrième verre que l'esprit s'élève et prend pied sur les marches qui le mènent au trône de son vrai royaume.

Au cinquième et au sixième verre, il proclamait les bontés du vin en nous mettant au courant de l'origine et de l'évolution de son ivresse, avec le sérieux d'un professeur de lycée :

— L'esprit dégagé est maintenant sous la subtile caresse qui a mis des mois à l'atteindre. La terre généreuse a patiemment nourri la vigne et le ciel émerveillé à la vue de la grappe a participé à sa maturation. Le soleil lui a versé la juste dose de son or vivifiant.

Il élevait son verre à la hauteur des yeux :

— Pour qui veut voir, il y a dans ce vin toute la vigueur du sol, l'air pur des collines solitaires et la chaleur du soleil ; il y a la fraîcheur des étoiles et l'apaisement des ondées.

Nous écoutions amusés ; il continuait, sentencieux :

— Et la fermentation ? Personne ne me parle de la fermentation ! Les esprits de la force et de l'amour, du courage et de la grandeur, les esprits glorieux qui rôdent dans l'air sont venus y déposer leurs lèvres et le vin s'est anobli.

Il lui suffisait de goûter un vin pour en connaître l'origine.

— C'est du vin du Rhin, commençait-il . . .

Mais quand il en avait bu et qu'il était arrivé au verre convenable, il se répandait :

— Il est de là-bas, d'entre Mulhouse et Mulheim. Il sent le vallon mouillé par les vapeurs du fleuve impétueux. La vigne qui l'a enfanté s'est toujours redressée contre les vents de la Forêt Noire. Il est puissant, il est puissant ! . . .

Le plus terrible est que « La Soif » avait l'air sincère dans ses exaltations. Quand nous le complimentions d'être un disciple d'Omar Khayyâm, il s'en flattait, mais il répondait que le seul reproche qu'il faisait à ce noble poète est d'avoir été trop souvent lucide.

*
* *
*

Erico Bronzalès, le brésilien, était bègue. Il a été nommé « Browning », parce qu'il disait Bo... Bo... Bonjour, et ta... ta... tambour.

Petiot, qui étudiait les lettres, s'était mis en tête de corriger le défaut de prononciation de notre ami brésilien. Il avait eu pour cela recours à la méthode suivie dans l'antiquité par Démosthène.

Le pauvre Browning ne se destinait pas aux luttes de la tribune, mais son succès auprès des femmes était amoindri par son infirmité, aussi se prêtait-il volontiers à ce curieux traitement.

Petiot apprenait en même temps à son patient un peu de diction et lui recommandait de savoir par cœur, pour les déclamer, certains vers faciles. Pendant nos réunions dans la chambre de Cran, il arrivait à Petiot de vouloir nous convaincre des effets du traitement et il demandait à Browning de réciter des morceaux choisis de Victor Hugo. Browning se levait et déclamait avec importance :

*Weu... Weu... Waterloo, Waterloo, morne plaine,
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,*

Cela allait très bien...

Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons...

Très bien!...

Mais soudain, le défaut avait le dessus. Et les vers de l'illustre poète prenaient dans la bouche de notre ami l'allure de l'halètement rapide d'une locomotive :

La pâ... pâ... pâ... pâle mort mêlait les sombres bataillons.

Les dames pouffaient de rire. Les hommes félicitaient Browning de son progrès. Il avait le sens de l'humour et ne se fâchait pas :

— V... V... Vous êtes bêtes, ce n'est pas de ma faute, je... je... suis ingénieur. Un ingénieur ne travaille pas avec la... la... langue.

*
* * *

Dans notre groupe masculin figurait le russe Alexis Karantagoff. Il avait entendu parler de la Madone de Cran et était venu la prier pour sa santé. C'est ainsi que nous avons fait sa connaissance.

Nous l'aimions parce qu'il était simple, modeste et affable. A cause d'une maladie de cœur qu'il devait soigner, il se gardait d'être bruyant ou agité. Il était donc d'un caractère très peu « étudiant », mais nous l'aimions tout de même et lui prodiguions notre aide à cause de sa maladie. Il répondait à nos soins par un bon sourire qu'il a gardé, je suis sûr, jusqu'au jour où il a été emporté par la mort.

Par crainte d'une attaque cardiaque, il préférait ne pas sortir seul et nous lui offrions de l'accompagner dans ses courses. Il était devenu pour nous la source d'un fraternel souci auquel nous eûmes vite fait de nous habituer :

— Si tu montes à la Cité, prends *Exo* en passant. Il doit assister au cours d'administratif ; il déjeune à la pension, tu diras à Petiot de l'y accompagner au retour.

C'était toujours des arrangements dans ce genre.

— Dis-donc, il paraît que Browning est retenu. *Exo* va être seul pour rentrer.

— Non, je le remets au conducteur du tram et je téléphone à Juju pour l'attendre.

J'ai oublié de vous dire que Karamantagoff avait été nommé *Exo* par Cran. Un autre ami de l'Université avait suggéré de lui donner le sobriquet de « L'Oncle » parce qu'il s'appuyait à nos bras. Mais Cran s'était noblement opposé en objectant qu'on lui rappellerait ainsi sa maladie.

— Tu as raison, avait reconnu l'ami. Mais qu'allons-nous l'appeler ? Il a un nom si long. . .

— Nous l'appellerons *Exo*, avait dit Cran. *Exo*, ça veut dire, en grec, *dehors*.

— Et pourquoi l'appeler ainsi ?

Cran avait haussé les épaules :

— Parce qu'il a un nom à coucher dans la rue. . .

* * *

Pour terminer les présentations, il va falloir que je parle maintenant de Garou, un d'ôle de spécimen mal brossé, que je n'ai jamais aimé de son vivant et que j'ai dû, un jour, battre. Le hasard m'a amené, plus tard, à le voir mourir.

Comme je l'ai déjà dit, il avait eu recours à la Madone de Cran, l'implorant de le tirer d'une affaire où il était accusé de voies de fait sur la personne d'un épicier. Acquitté, il avait offert des cierges. Mais au lieu de vin, il avait déposé pour Cran un grand paquet de saucisses. Cran amusé l'avait invité et nous avions, tout d'abord, pensé n'avoir découvert en lui qu'un grand mangeur.

— Il fera la paire avec La Soif, avaient dit les autres en l'accueillant, et ils l'avaient tout de suite surnommé « Comme dix », par allusion aux étonnantes quantités de nourriture qu'il pouvait avaler.

Pour ma part, je n'ai jamais voulu lui reconnaître d'autre nom que le sien « Garou », qui aurait mérité d'être précédé du mot « loup », autant ce garçon m'avait paru peu aimable

dès le premier abord. J'ai souvent reproché à Cran d'avoir continué à le fréquenter et j'ai regretté que la Madone ait exaucé sa prière.

On ne doit pas dire du mal d'un mort, mais l'histoire est l'histoire et je dois relater les raisons qui justifient mes agissements et celles de la rossée que j'ai dû administrer à ce malheureux garçon. Je n'en avais pas soufflé un mot, en son temps, pour ne pas l'humilier, surtout qu'on m'avait appris qu'en sport il ne fallait pas se vanter d'une victoire ni garder rancune d'une défaite. Il est vrai que mon combat avec Garou avait débordé du cadre d'un *match* et avait été exempt de tout caractère sportif. Mais n'anticipons pas. . .

Je dis que Garou me déplaisait. Il était agressif et ne s'en cachait pas. Je l'ai vu, un jour, fanfaronner en plein café en tapant du revers du doigt contre un objet enveloppé dans du papier et qui sonnait creux :

— C'est de l'os, disait-il, comme si on le lui avait demandé, c'est de l'os humain. Les autres étudiants usent de crânes artificiels, moi, j'ai un crâne vrai. Je l'ai acheté quinze francs au concierge de la Morgue. Il en a râclé la chair et l'a vidé. Je m'en vais le faire blanchir et monter convenablement. C'est un tête magnifique. Elle doit avoir appartenu à un type fameux. La mâchoire inférieure dépasse la supérieure, le front est bombé, la voûte sourcilière est saillante : c'est un type résolu, agressif.

Non, vraiment, ce Garou était horrible.

Aussitôt parmi nous, il s'était mis à vouloir en imposer aux jeunes et à les ridiculiser, au point de s'en faire détester. Ses mauvaises plaisanteries jetaient sans cesse du froid aux meilleurs moments. Non seulement il manquait d'esprit mais il croyait devoir en étaler à tout bout de champ. Il était d'ailleurs seul à rire de ses gouailleries terre à terre. Il plaisantait par exemple le russe Exo :

— Est-il vrai que votre Tsar sucre son caviar ?

Et comme personne ne riait, il s'en prenait à Browning :

— Je comprends que tu ne veuilles pas sourire. Ton bêgaiement transformerait ton sourire en éclats.

Il essayait d'énerver van Trans, en lui disant que ses larmes n'étaient pas sincères :

— Tu absorbes trop de liquide et c'est ça qui te monte aux yeux.

Mon ressentiment envers ce garçon allait grandissant et se transformait en une insurmontable aversion.

*
* *

Un soir d'hiver, nous fêtions autour de la Madone l'anniversaire de naissance de Browning. Sur nos instances, Cran s'était abstenu d'inviter Garou, mais on ne sait comment celui-ci avait été mis au courant. Vers la fin de la soirée, nous vîmes sa tête de tapir surgir dans l'embrasure de la porte.

Jusque-là, on s'était bien amusé. Il y avait, outre le fêté et notre hôte, Petiot et son amie Poupée, Six et sa fiancée Guetty, La Soif, Exo et moi. Cran avait invité Juju, et Miette-qui-roule était venue sur mes assurances que Garou n'y serait pas.

Le plafonnier avait été éteint et les cierges brûlaient autour de la Vierge. De sa voix la plus douce, Miette-qui-roule nous récita des vers. Juju nous joua du piano. Chacun offrit son cadeau à Browning.

De son coin Petiot souriait comme quelqu'un qui prépare une surprise : pour la première fois, son patient devait chanter. Tout le monde applaudit. Browning monta sur une chaise et attendit d'abord que le silence fût rétabli :

— Donnez *Malbrough* s'il vous plaît, dit Petiot à Miette, qui s'était mise au piano.

Sous les adorables doigts de l'étudiante blonde, les notes de l'alerte chanson s'envolèrent. A la troisième reprise, Browning entonna très distinctement :

*Malbrough s'en v'a-t'en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en v'a-t'en guerre,
Ne sait quand reviendra. . .
Ne sait quand reviendra.*

*Il reviendra-z-à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il reviendra-z-à-Pâques,
Ou à la Trinité. . .*

C'était incroyable ! La méthode de Petiot avait porté. Browning ne bégayait plus et sa voix était bonne et chaude. Dieu sait de quelle patience avaient usé professeur et élève pour arriver à ce résultat.

Après une chaleureuse ovation, Browning avait continué, toujours distinctement :

*La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine.
La Trinité se passe
Malbourough ne revient pas. . .*

Oui, mais quelqu'un d'autre devait venir, hélas ! C'est à ce moment que Garou nous surprit. Je remarquai aux yeux de Browning un regard ennuyé vers la porte.

— Je dérange ? dit l'intrus d'un ton déplaisant.

— Sois le bienvenu, répond Cran, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Browning.

— Je sais, j'ai même un cadeau pour lui. Mais continue donc ton chant, le Brésilien.

Browning, refroidi, était descendu de sa chaise. Petiot l'encourageait :

— Browning, chante, c'était si bien ! Et vous, Miette, reprenez.

Miette qui taquinait nerveusement le clavier, voulait aussi qu'on reprît, pour ennuyer Garou qu'elle n'aimait pas.

— Allons, Erico, depuis le commencement.

Erico s'était enfin décidé, mais cette fois, sans monter sur la chaise. Malheureusement, la présence de Garou avait agi.

Mal... bou... bou...

— Non, je n'ai pas envie, avait-il fini par dire le plus misérablement du monde.

Nous étions vaincus, et le rire de Garou remplissait la pièce. Il retira de sa poche un paquet :

— J'ai oublié de te donner ton cadeau.

Browning remercia et déballa un drôle d'objet : un morceau de plomb gros comme un œuf :

— C'est pour ta langue, pour remplacer les cailloux.

Browning inspecta l'objet, avec l'air de se demander s'il y avait de la sincérité dans le geste de Garou. Mais le rire de celui-ci, soudain très haut, était assez explicatif. Le visage de Browning prit une expression d'infinie tristesse :

— Si tu te moques de moi, Garou, ça ne te portera pas bonheur.

Excédé, je voulus intervenir. Je mesurai du regard la distance entre mon poing et le visage du méchant étudiant. Mais, il y avait la Madone et les dames, il y avait les conséquences. Je préférerai marquer mon mépris en m'en allant et je proposai à Miette de la raccompagner.

— Nous partons, tous, firent les autres en écho.

LA VENGEANCE DE GAROU.

Garou n'a plus été admis à nos réunions. Au lieu de s'excuser, il a comploté contre nous une vengeance dont les détails sont mémorables.

Débarrassées de sa personne, nos réunions dans la chambre de Cran avaient repris leur joie et leur intimité. La Madone, elle-même, souriait plus gaiement. Quand un soir . . .

C'était en plein été, et nous fêtions, cette fois-ci, mon anniversaire. Miette-qui-roule était rentrée exprès de la campagne et j'en étais heureux et flatté. Cran avait débouché ses meilleures bouteilles et La Soif avait vainement insisté pour me faire boire. Six et Guetty ne devaient pas être des nôtres. Nous venions d'apprendre que leurs fiançailles avaient été rompues et que Six devait bientôt rentrer chez lui pour se marier avec une payse. Exo et Browning qui préparaient des examens avaient apporté leurs livres.

A notre grande surprise, nous voyons Guetty arriver vers les dix heures, en robe de soir et bijoux. Elle souriait, mais ses yeux étaient tout rouges d'avoir pleuré. Ayant entendu Cran nous souffler qu'il fallait la distraire, elle avait protesté qu'elle-même mettrait tout l'entrain.

Elle était pourtant nerveuse ; elle se versa du vin et but coup sur coup, s'efforçant de rire avec une gaieté feinte. Et les sourires par lesquels les autres accueillaient ses plaisanteries avaient un je ne sais quoi de faux. De longs silences suivaient où la pauvre petite retombait dans sa tristesse. De mon coin, je l'observais et me demandais pourquoi Six avait abandonné une fiancée aussi jolie et cultivée. Mais sait-on jamais le pourquoi des hommes et le pourquoi des femmes ?

Dans un élan de nervosité, Guetty s'empara d'un verre de vin rouge et le versa sur la nappe en clamant :

— A l'amour défunt d'une bonne fille !

La Soif baisa la nappe éclaboussée et releva son museau rougi :

— Mais oui, vous êtes brave, Guetty ! Vous méritiez mieux que ça.

— Vous êtes gentil, La Soif ; vous êtes tous de vrais amis et j'ai tenu à venir et à souhaiter bonne fête à Sindbad.

— Merci Guetty, dis-je.

Elle continuait à boire. Mais au lieu de l'égayer, le vin l'énervait. Tout ce que nous disions semblait l'agacer, même les chansons légères et la guitare de Cran. Nous étions gênés de nous sentir incapables de relever le moral de notre amie. Nous comprenions que notre gaieté était aussi factice que la sienne et nous restions cois, un peu timides pour oser dire une chose mal à propos, un peu déçus de l'inutilité de notre amitié. Nous étions, autour de la jeune fille, comme une équipe de bons ouvriers embarrassés sur la manière de commencer un ouvrage.

Enfin Petiot s'était décidé. Le vin le poussait à parler, et il savait être éloquent, un peu charlatan, il est vrai, mais assez sincère pour pénétrer :

— Amis, dit-il, notre amie souffre et nous ne savons pas la consoler. Nous ne faisons, depuis une heure, que tourner maladroitement autour du pot. Au lieu de panser sa blessure, nous essayons de la masquer à nos regards et au sien par des paroles gaies qui, en pareilles circonstances, sonnent comme des blasphèmes. Pourquoi ne pas aller droit au but ? Pourquoi ne pas découvrir cette blessure et la presser hardiment pour en éloigner le venin ? Ce venin, Guetty, c'est votre désillusion. Et qui dit désillusion doit d'abord dire illusion, donc erreur. Vous vous êtes illusionnée, vous et Six, en croyant que vous vous aimiez. Lui, s'est repris. A vous, maintenant, de vous reprendre sans vous laisser davantage meurtrir par un mensonge. Nous avons parmi nous un oriental, et il peut vous confirmer que dans le désert, le voyageur endurci ne se laisse

pas décourager par les tromperies des mirages. Il avance jusqu'au jour où il atteint la ville enchantée riche de jardins et de fontaines. Six était une illusion, un mirage. Devez-vous laisser le chagrin vous abattre parce qu'il a disparu de votre horizon? Non, ne donnez plus de prise au désespoir et dites-vous que votre but est la vérité. Habituez-vous à chercher désormais l'amour véritable, solide et sûr comme une forteresse.

Il regardait maintenant Poupée, il ajouta :

— Une forteresse que vous aimerez tellement, qu'elle vous semblera fragile malgré sa solidité. Vous vous y blottirez, confiante, mais vous tremblerez de crainte de la voir s'écrouler, parce que, justement, vous l'aimerez. Et l'amour, Guetty, est fait de joie et d'émoi. C'est à la fois la bonne paix et l'horrible crainte.

Il leva son verre à la santé de Guetty :

— A l'amour véritable, au bonheur prochain d'une brave fille!

Je compatissais au malheur de notre amie. Je devais avoir été influencé par le discours de Petiot parce que prenant le verre que La Soif m'avait versé, comme les autres je bus.

Ce fut le signal d'une exclamation générale :

— Sindbad a bu! Sindbad a bu!...

Même Guetty semblait en avoir oublié sa peine.

— Fais un vœu, fais un vœu.

— C'est fait.

— Maintenant, garde ton vœu secret et exprime un désir à réaliser de suite, ici.

Je ne me connaissais pas en musique, mais j'aimais entendre la voix de Miette. Je demande à tout hasard qu'elle nous chante l'*Ave Maria*. Elle accepte et Juju se met au piano. Magie qui nous agrandit et nous améliore, magie d'une musique qui déverse à chaque note une nouvelle douceur,

détruit le mal, fond le désir et le roule en un fleuve pur vers la Beauté que Dieu tient, docile, dans Sa main.

Un sanglot s'élève et se confond avec le chant. Est-ce La Soif? Non, La Soif pleure, il est vrai, mais le sanglot est celui d'une femme agenouillée devant la Madone. Ses bras et ses épaules sont nus, ses bijoux brillent à la lueur des cierges : c'est Guetty dont la fierté s'est effondrée. Pleurerait-elle l'aimé ou l'élan brisé de ses propres épanchements? Peut-être que dans ses sanglots, montait aussi l'amère appréhension des malheurs que réserve une vie mal commencée. Tantôt, hautaine et promettant de mettre de l'entrain, la voilà humble à présent. Elle prie :

— . . . ayez pitié de nous, ayez pitié de moi . . .

Oui, comme ceux de la mosquée, comme les pauvres de là-bas, aux robes déchirées. Ainsi, mon Dieu, nécessairement ou riches, nous devons, chacun penché sous sa part de douleur, traîner devant Toi notre misère? . . .

Mais qu'ai-je donc? Qu'ai-je donc à m'attacher ainsi à la voix de Miette? . . .

* * *

La Providence est parfois bien taquine dans sa façon de conduire les événements.

Nous en étions là quand, à la porte de la chambre, apparut un agent de police. Il avait d'abord fait mine de s'excuser, mais à la vue de la pièce, sa première politesse s'était transformée en stupéfaction. Il y avait de quoi et j'excuse le bonhomme quand je me souviens du tableau : Guetty était encore à genoux devant la statue ; à sa droite et à sa gauche, étaient Browning et Exo, assis là sur des coussins, pour être près de la lumière et qui avaient refermé leurs livres ; Juju était au piano et Miette, debout près d'elle ; Cran fumait en regardant son verre ; Poupée et Petiot écoutaient le chant, couchés à

plat ventre sur le tapis devant une assiette, comme un couple dans un festin romain ; La Soif pleurait, tenant d'une main son verre et de l'autre son mouchoir ; quant à moi, j'étais étendu sur le divan à compatir au sort de la pauvre Guetty.

Surpris par l'entrée de l'agent, nous étions restés figés. Notre réunion dans cette atmosphère de piété et d'orgie devait, sans doute, frapper l'honnête policier et lui faire croire qu'il abordait l'exploit le plus curieux de sa carrière. Il examina, du regard, tout à tour, l'autel, notre amie à genoux, les bouteilles, le coin de musique et le reste. Il passa sur moi un coup d'œil rapide et arrêta son attention sur La Soif. Le seul réflexe de celui-ci fut de lui tendre un verre :

— Buvez, Monsieur l'agent, on vous expliquera.

L'agent repoussa le verre et déclara que les choses s'expliquaient d'elles-mêmes.

Mais Cran s'était levé, colère :

— C'est exagéré, je proteste. Ni la loi, ni les règlements de police ne vous octroient le droit . . .

— Calmez-vous, Monsieur, je me contenterai de demander vos noms.

— Mais je n'admets pas, c'est une violation de domicile . . .

— Pourquoi ? J'ai frappé avant d'entrer.

— Mais je ne vous ai pas dit d'entrer.

— Ah ? tant pis ! Et vous faites ça depuis longtemps ?

— Quoi ?

L'agent montra de la main l'autel et la table :

— Ça.

— Je suis chez moi, il me semble.

— Et ces *Messieurs, Dames* sont vos hôtes habituels ?

— Des amis, et puis je n'ai pas de comptes à vous rendre. D'ailleurs, je me plaindrai. N'allez pas vous croire fort. Je connais le code par cœur et vos règlements ligne par ligne.

Au bout d'une longue discussion, l'agent avait menacé de nous traîner au poste et fini par obtenir les renseignements

qu'il voulait. Nous avions cependant pu comprendre que la police avait reçu une lettre la mettant au courant de nos réunions et lui indiquant, par surcroît, le jour de notre prochaine assemblée. Le coupable ne pouvait être que l'un de nos habitués. Nous jugions Six de mauvais aloi pour avoir abandonné Guetty mais nous savions qu'il avait d'autres chats à fouetter : nos soupçons ne pouvaient pas le viser. Nous étions pourtant tous d'accord à accuser Garou. Tel que nous le connaissions, il était capable des pires mouchardages, surtout après sa mise à l'écart. Privé du plaisir de nous agacer, il avait certainement tenu à troubler nos fêtes en inventant à notre sujet des balivernes auxquelles la police désœuvrée était assez naïve pour accorder du crédit.

Nous dûmes payer chacun quinze francs d'amende pour tapage nocturne et cinq jours plus tard, nous fûmes convoqués par le Recteur de l'Université qui nous fit part du rapport de la police.

Il y était dit que nous exploitions la crédulité du public en attribuant un pouvoir miraculeux à une statue de la Vierge et que nous nous appropriions les dons des visiteurs. Sans nous soupçonner d'être les membres d'une congrégation ou d'une secte définie, l'imagination du rapporteur trouvait nos assemblées suspectes pour la raison que nos messes nocturnes (*sic*) réunissaient des personnes de différentes religions dont les libations et le maintien irrespectueux devant un autel avaient été constatés par le représentant de la force. L'agent avait, heureusement, relevé (et ceci était en notre faveur), qu'un cordon séparait l'autel de la pièce, qu'une demoiselle avait été remarquée priant chaleureusement à genoux et que le chant (motif de l'amende de quinze francs — en tout cent cinquante francs — dont la moitié, je crois, revenait au policier) était un chant religieux.

Le Recteur qui savait que j'étais musulman, s'était fait raconter par moi l'histoire de la Madone. Je l'ai dite, depuis

l'achat de la statue par Cran jusqu'à la malencontreuse soirée. Il s'en était beaucoup amusé et nous avait conseillé de ne plus attirer sur nous l'attention. Il nous congédia en promettant d'écrire au Préfet, 1° qu'il ne pouvait pas prendre en considération l'accusation que la police nous faisait de nous approprier les dons du public, ce public étant nous-mêmes, en l'occurrence ; 2° que nous n'étions pas sous un régime d'inquisition pour interdire que l'image de la Vierge figurât — même illuminée — dans une pièce où l'on mange et boit ; 3° qu'à son avis, rien n'était plus beau que de voir se réunir dans une saine intimité, des jeunes gens de différentes nationalités et religions et qu'il souhaitait même voir un jour se réaliser la fusion des différentes sociétés d'étudiants ; 4° que des recommandations nous avaient été données pour surveiller à l'avenir notre maintien, en présence ou en l'absence d'images religieuses, lui-même exécrant le laisser-aller.

Nous sommes partis glorieux, en nous félicitant des bonnes dispositions de ce chef aimable et compréhensif.

— Ça y est, avait dit Cran, voulez-vous qu'on se retrouve demain, samedi ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que j'ai promis des cierges à la Madone et du vin à moi-même si nous en rechapons. J'ai de l'argent et je m'en vais faire mes achats.

*
* *

Le pauvre Exo avait beaucoup souffert le soir de la *descente*. L'émotion ne lui convenait guère et le médecin avait dû lui recommander le repos. Sa première sortie avait été pour se rendre à une fête foraine. Cette fête se tenait à la Rosiaz qui est un point élevé de la ville et assez éloigné. Garou l'y avait rencontré et lui avait proposé de le raccompagner au retour.

Arrivés à la station du tramway après le dernier départ et ne sachant comment rentrer, Garou avait remarqué un wagonnet laissé là, qu'on attachait d'habitude au convoi les jours de marché. Il suggéra de le lancer sur la pente et de se laisser rouler ainsi jusqu'à la ville. Une fois en mouvement, le wagonnet avait pris une vitesse inquiétante sous l'effet de l'accélération ; il avait roulé de plus en plus rapide et s'était engagé dans une course folle. Des policiers alarmés avaient vainement essayé d'intervenir. L'accident semblait inévitable et Garou, apeuré, avait voulu sauver sa vie en sautant bas. Exo ayant voulu l'imiter, était tombé et s'était fait mal. L'émotion l'avait tellement secoué qu'il dut rester au lit pendant plus d'une semaine. Pour revenir au wagonnet, il paraît qu'il avait continué à filer comme un bolide et fini par perdre sa vitesse et s'arrêter à un tournant près de la ville.

* * *

Ça n'a pas été le dernier exploit de Garou, et je dois intercaler ici l'histoire de Petiot, qui est aussi courte que triste.

Une nuit de l'hiver qui suivit ces incidents, je fus réveillé par la bonne qui m'annonça un certain Morand. Il pouvait être trois heures du matin, et je fus surpris qu'un inconnu vînt me réveiller à une heure aussi tardive. C'était Petiot :

— Excuse, mais je ne pouvais pas dormir, j'avais besoin d'une amitié ; je t'ai choisi.

— Qu'as-tu, Petiot ?

— Ne m'appelle pas Petiot, appelle-moi Morand ou par mon prénom, Jules.

— Qu'as-tu ? Assieds-toi, donc.

Il se laissa choir.

— Attends, je te dirai, attends, j'ai mal.

— Qui, donc ?

Alors, il éclata en sanglots.

— Poupée...

— Qu'a-t-elle? Lui est-il arrivé malheur?

— Pire!...

Puis au bout d'un silence :

— Avec Garou.

Il était à genoux devant mon lit et pleurait à fendre le cœur. Il tendait vers moi son buste, à la recherche d'une accolade. Pendant que je la lui donne, je me souviens de sa harangue pour encourager Guetty, lors de la fameuse soirée : « ... qui dit désillusion doit dire d'abord illusion, donc erreur... » Je me souviens de son regard vers son amie Poupée et de ses paroles : « ... l'amour véritable, solide et sûr comme une forteresse. Vous vous y blottirez confiante, mais vous tremblerez de la voir s'écrouler... parce que l'amour, c'est à la fois la bonne paix et l'horrible crainte... ».

Ainsi donc sont les éternelles histoires des femmes et des hommes? Qui est le fautif dans toutes ces pénibles trahisons? Est-ce le désir qui guette la chair ou la chair qui appelle le désir?

J'aime pourtant ce Morand et je voudrais le consoler :

— Sois courageux. Souviens-toi de ce que tu as dit à Guetty. Sois, toi aussi, un voyageur endurci...

— Je sais, je sais, je lui mentais, je ne peux pas me mentir à moi-même.

Et il pleurait, pleurait.

— Mais, Petiot...

— Ne m'appelle plus Petiot, appelle-moi Morand, maintenant je suis grand.

Il cherchait de nouveau à blottir sa tête contre mon épaule. Ah! que l'homme est enfant, quand il aime!

Son affliction débordait :

— Dis-moi, dis-moi des paroles bonnes, des paroles de chez toi, comme les prophètes disent pour élever les cœurs et

sauver les âmes, dis, Kérim, je me sens faible, je me sens fou. Je suis capable de commettre un crime...

— Morand !

Il se redressa sur ses genoux :

— Oui.

— Tu dis que tu es grand, maintenant ?

— Oui.

— Sais-tu être un homme ?

— Oui.

— Alors debout. Et à mon tour de te faire un discours : vous autres Européens, vous êtes trop indulgents avec les femmes, vous leur accordez trop de liberté. Je me demandais tantôt si dans les trahisons d'amour, la faute était au désir qui guette la chair ou à la chair qui appelle le désir. Si je considère les façons de vos femmes, j'excuse plus facilement les hommes. Vos plages, vos piscines, vos bals sont autant de risques pour l'homme qui tient à conserver sa femme, autant de guépiers pour les mâles et de précipices pour les femelles. Accuse-moi de puritanisme si tu veux, mais dès mon arrivée ici, j'ai été frappé par ce que vous appelez la liberté de la femme. Et puis, tiens, confidence pour confidence, je te dirai que depuis quelque temps, je sens cheminer près de moi l'amour et ne me décide pas à me laisser tenter. J'ai peur de ne pas admettre qu'elle danse dans les bras d'un autre ou qu'elle étale son beau corps sur le sable ; j'ai peur de la savoir parmi d'autres quand je la voudrais avec moi ; j'ai peur que l'un de ses sourires soit mal interprété par un fat.

— Oui, mais alors tu n'aimeras jamais.

— Je ne sais pas.

— Suppose que tu aimes et que tu sois trahi comme moi, que ferais-tu ?

— Je me dégoûterais de la femme qui m'a trahi ; mon dégoût m'ouvrirait la voie de l'indifférence et de la paix.

Morand paraissait plus calme : il redevenait l'intellectuel ; la discussion avait arrêté le courant des souvenirs qui soufflaient sur sa passion comme le vent sur un brasier. Son esprit intéressé prenait doucement le dessus. En lui le primitif disparaissait pour faire place au civilisé. Grâce au rempart de son jugement, son affliction pesait moins sur son instinct et le mal n'était plus aussi brutal qu'au début.

— Ainsi, d'après toi, le dégoût tue le désir et la disparition du désir chasse la jalousie et avec elle, la souffrance.

— Oui.

— Ton point de départ est égoïste.

— Il est humain.

Ta théorie ne s'applique qu'aux amours charnelles.

— A toutes les amours, parce que l'amour, comme je l'entends, implique la possession sans partage des caresses de l'esprit et du corps.

— Tu parles en profane, Kérim, l'amour n'admet ni conditions ni arbitraire. Il est fait de concessions volontaires.

— Tu oublies de dire réciproques. Cela signifie qu'avec Poupée tu étais seul à aimer dans la conception complète de l'amour. Tu es pourtant intelligent et les indices de ses premières relations avec Garou n'ont pas dû t'échapper. Mais, pour sauvegarder entière l'idée belle que tu avais conçue de ton amie, tu n'as rien voulu dire. Tu as ainsi pris à ta seule charge les effets de tes doutes. Ne crois-tu pas avoir dérogé au jeu de l'amour en cachant à Poupée tes impressions sur sa conduite avant sa faute ? A mon avis d'oriental, une mise en garde aurait été nécessaire. Mais tu as cru devoir à ton estime d'exclure toute tare dans l'être aimé. Tu t'es abandonné au souci d'une dangereuse délicatesse et tu as ainsi laissé se bafouer la beauté que tu aimes. Ce qui te chagrine à présent n'est que la perte de la Poupée parfaite de ton imagination, parce que s'il s'agissait dans ton cœur de Poupée telle qu'elle

s'est montrée, il aurait suffi de dire un mot, un seul, pour t'apaiser entièrement.

— Lequel ?

— Je n'ose pas.

— Non, dis, tu es mon ami et tu me dois d'être franc.

Quel est ton mot magique ?

— Ce n'est pas un mot magique, ni un mot de prophète. Mais on l'emploie chez nous pour qualifier certaines femmes. Je l'ai appris en français l'autre jour, en consultant le dictionnaire pour le verbe « catir » . . .

— Et quel est ce mot, pour m'apaiser ?

— J'ose ?

— Oui.

— Catin.

(à suivre)

HASSAN MAZHAR.

FAIRE-PART.

A onze heures, la concierge plia le *Petit Niçois*, éteignit de son lit le réchaud à gaz, puis, comme chaque soir, elle attendit un sommeil lent à venir. L'oreille aux aguets, elle épiait par habitude les bruits de la maison. Mais un à un ils avaient cessé et tout semblait dormir dans le vieil immeuble. A mesure que la nuit avançait, que le silence se faisait plus opaque, les pas des rares promeneurs résonnaient plus vifs, comme enhardis par la solitude de la rue peu passante. Du Boulevard Gambetta parvenait, assourdi, un roulement d'auto, le grincement du tram montant vers le passage à niveau, parfois le chant de quelque Piémontais.

Passé minuit, une clef fit jouer la serrure de la porte d'entrée et un rire franchit le seuil, éclata en notes hautes. La lumière de la minuterie jaillit et pénétra dans la loge à travers la cloison vitrée et voilée de rideaux.

« Cette créature . . . », dit la concierge. Elle détestait la dame du troisième, cette prétendue divorcée chez qui, si souvent, un visiteur s'attardait. Il n'y avait que six mois que Madame Laurent avait la charge du 57 de la rue Torrini, mais dès le premier jour elle avait jugé son monde. Dans l'entrée, le timbre bas d'une voix d'homme se prolongeait. Puis de nouveau un rire féminin, aigu, provoquant. Il cessa net avec la lumière courte de la minuterie et dans le noir, la concierge inventa des images.

Enfin, le bruit de la porte refermée. Des pas qui s'éloignent

sur le trottoir tandis que l'ascenseur monte. Et de nouveau la nuit, l'attente du sommeil, l'énervement de l'insomnie, épuisante avec ses fantômes et le taraudant regret de l'heureux temps perdu. C'était toujours ainsi depuis la mort de Philippe. Etre obligée après quinze ans de service de quitter un immeuble neuf, de quatre ascenseurs, incinérateur pour ordure, monte-charge, simplement parce que les deux propriétaires tenaient à confier la loge à un couple et non à une veuve. « Comme si ce n'était pas moi qui faisais tout l'ouvrage. . . » Madame Laurent soupira. Ce rappel ravivait chaque fois sa rancune contre le destin injuste qui la condamnait à n'être qu'une concierge dans un immeuble à petits loyers tandis que des créatures. . . Le rire entrecoupé de silence résonnait encore à ses oreilles, offensant comme une injure personnelle.

Décidément, cette nuit encore Madame Laurent ne pourrait pas dormir. Elle s'assit sur son lit et pressa le commutateur. La lumière éblouit ses yeux. Sur une table basse, à portée de sa main, le tricot dans sa corbeille, un paquet de journaux, une lettre pour un locataire encore inconnu, toujours en voyage. L'enveloppe portait le timbre de Bruxelles. L'adresse était dactylographiée : Monsieur Max de Steeg, 57 rue Torrini, Nice (Alpes-Maritimes). Machinalement, l'esprit absent, Madame Laurent reprit la lettre, l'examina de nouveau, avant de la rejeter avec un indéfinissable dédain :

« Max de Steeg. Encore un étranger. »

Elle décida de se lever et de faire une tasse de tilleul. Le froid avait envahi la pièce légèrement en sous-sol, où jamais le soleil ne pénétrait. Madame Laurent alluma le gaz et mit de l'eau à bouillir. Elle attendait, immobile près du réchaud. Immobile et engourdie par l'humidité crue, le malaise vague des nuits sans sommeil. Sa solitude lui paraissait accablante, sans issue. Une solitude d'exilée. Elle avait été si malade après la mort de Philippe que le docteur lui avait dit que

dorénavant elle ne pourrait plus supporter les hivers de Paris. Elle l'avait cru. Mais maintenant elle sentait chaque jour davantage qu'il lui serait impossible de s'habituer à ce dépaysement, à cette maison de petits rentiers économes, sans domestiques, mais distants, décorés, et qui jamais ne condescendaient à parler avec la concierge. Elle ignorait tout de ses locataires mais la femme de ménage lui avait dit que la plupart étaient des fonctionnaires en retraite, des coloniaux, des vieux échoués à Nice. Rien que des épaves. La semaine dernière, il y avait eu un enterrement de première classe. Presque personne ne marchait derrière le corbillard. Il emmenait pourtant vers Vaucade, le cimetière des riches, un ancien haut fonctionnaire d'Indo-Chine.

L'eau se mit à bouillir. Madame Laurent jeta dans la casserole une pincée de tilleul et la vapeur monta, odorante, jusqu'à son visage penché. Puis il fallut chercher une tasse et en passant devant la table basse, la concierge rencontra du regard la lettre. Déjà dix jours que cette lettre attendait. L'horloge, un westminster, sonna trois fois. Dans la nuit, les coups résonnèrent à l'infini. Que d'heures gâchées à ne pas dormir après une journée passée à faire semblant de vivre, seule, dans un milieu étranger, parmi des gens dont on ne sait rien, sinon qu'ils attendent doucement la mort au soleil de la Côte d'Azur.

« Tout comme moi », pensa Madame Laurent frissonnante dans son vieux peignoir en tissu des Pyrénées. Le spectre de la vieillesse la trouvait chaque fois tremblante, le cœur rempli d'amertume et de ressentiment. Sur le feu, l'eau montait en gros bouillons. La vapeur chantait, appelait. Il n'y avait que cela de vivant dans la loge de la rue Torrini, que cette eau qui fuyait en buée brûlante. Soudain, Madame Laurent se rappela. Au début de son mariage avec Philippe, les soirs de désœuvrement, tous deux s'amusaient parfois à décacheter le courrier des locataires absents. A la vapeur, c'est facile.

Il leur arrivait de rire, mais souvent le jeu n'était pas même drôle et ils y avaient renoncé.

« J'ai dû oublier, se dit Madame Laurent. Il y a si longtemps ! » Pourtant, d'instinct, elle se retourna, vit la lettre, la prit, relut : Monsieur Max de Steeg. Au-dessus de l'eau bouillante, deux minutes suffisent. Entre les mains nerveuses, l'enveloppe trembla. La casserole était large, bien trop grande pour une tasse de tilleul. L'horloge sonna le quart et au même instant, au loin un long sifflement retentit, déchirant comme un cri dans la nuit : un train entrât en gare. La concierge sursauta fébrilement, prise d'une peur irraisonnée. De plus en plus un bruit inusité la faisait tressaillir. La vapeur lui brûlait les doigts. Cependant le rabat gommé de l'enveloppe tenait toujours. Dans la rue, des pas se firent entendre, se rapprochèrent, s'arrêtèrent devant la porte tandis qu'une main à tâtons, cherchait la sonnerie, la trouva enfin. De surprise et de peur, Madame Laurent lâcha la lettre qui tomba dans la tisane bouillonnante et jaune. La sonnerie s'arrêta, pour reprendre. Prise de panique Madame Laurent écoutait ce timbre obstiné, impératif.

« Qui pouvait venir à cette heure ? »

Chaque locataire avait son passe-partout et après dix heures du soir, à Nice, on ne remet plus de dépêche.

A travers la porte, craignant un mauvais coup, elle cria :

— Qui est là ?

Une voix sans accent répondit :

— Monsieur de Steeg.

Pâle sous ses mèches grises défaites, Madame Laurent ouvrit à un homme très grand, vêtu d'un pardessus trop clair pour la saison.

— Madame Buonarotti n'est pas là ?

— Je suis la nouvelle concierge. C'est moi qui la remplace.

Il y eut une seconde d'hésitation, un imperceptible soupir de soulagement.

— Pardonnez-moi de vous déranger à cette heure. Mais on a dû changer la serrure. Mon passe-partout n'ouvrirait pas.

Il s'arrêta, chercha ses mots et conclut :

— Je rentre d'un long voyage.

— D'un très long voyage, dit Madame Laurent machinalement. Elle le regarda avec la méfiance soupçonneuse des sédentaires pour ceux qui courent les routes.

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Cette valise.

Il montra un petit sac à main.

Des yeux, il chercha à droite la file des boîtes à lettres où sa carte de visite marquait un casier vide.

Pourtant il ne put s'empêcher de demander :

— Pas de courrier pour moi ?

Une main appuyée sur le battant de la porte, et de l'autre faisant jouer la clef dans la serrure, Madame Laurent dit, en détournant un visage empourpré :

— Non. Rien, Monsieur.

Puis elle accompagna l'inconnu jusqu'à l'ascenseur, l'ouvrit et donna de la lumière.

— Vous n'avez besoin de rien ?

— Non. Bonsoir, Madame. Et excusez-moi pour le dérangement involontaire.

Elle le regarda monter dans la cage vitrée et disparaître. L'ascenseur atteignit le dernier étage. Madame Laurent épia le bruit de la porte refermée très doucement, pourtant. La minuterie éclaira, là-haut, une zone d'ombre. Puis le bruit d'une clef dans la serrure. Une seconde porte qui se referme en grinçant.

« La serrure a été changée il y a cinq ans ! » C'est la femme de ménage qui l'avait dit un jour.

De la loge laissée entr'ouverte filtrait maintenant une odeur de brûlé. Madame Laurent se précipita. Sur le feu, l'eau s'était entièrement évaporée, un papier touchait le fond de la

casserole et roussissait sous des fleurs de tilleul. C'était la lettre, à présent détruite, de Monsieur Max de Steeg. Retirée de son enveloppe, elle tomba en fragments où l'encre délavée laissait voir des mots épars : « Recommencer... Savoir immédiatement... Intentions... La même adresse jusqu'au vingt. » Pour signature, un signe bizarre, une sorte de lasso, boucle ouverte. *G* majuscule, peut-être ?

*
* *

Les mites par endroits avaient dévoré l'habit, les trois smokings et la collection des costumes aplatis dans l'armoire. Max de Steeg les lança sur le lit où ils tombèrent en dégageant une bouffée de poussière âcre, un vague parfum de Chypre. Les vestons avaient tous à la boutonnière un mince ruban rouge. De la poche dépassait un mouchoir de soie, autrefois blanc, maintenant jauni, taché d'humidité. Couleur, forme, coupe, tout avait vieilli, s'était démodé et malgré la signature d'un tailleur célèbre, ne formait plus qu'une défroque juste bonne à jeter au marchand d'habits.

Par la fenêtre ouverte en plein midi, le soleil du matin s'avancait jusqu'au milieu de la chambre. Cette lumière éclatante faisait paraître encore plus misérable l'aspect de l'appartement abandonné, velouté de poussière où dans les coins l'ombre exhalait un relent d'humidité et de moisi. Le mobilier était quelconque, fabriqué en série. Un grand divan-lit, des fauteuils bas recouverts de reps, un meuble d'appui, tout en tiroir. Sur une table de jeu refermée, un long vase contenait encore des brindilles sèches d'où étaient tombées, depuis combien d'années ? les feuilles minces et les boules d'or d'un mimosa.

« C'est elle qui m'avait apporté ces fleurs, et le soir même... »

Il prit le vase et le porta à la cuisine. Sur l'évier une tasse vide cernée au fond d'une ligne grisâtre. Il ouvrit une à une

les boîtes d'émail blanc : « Sucre, Riz, Farine », n'y vit que des dépôts fondus, moisissus ou cristallisés. Sur le mur, près de la table, pendait un éphéméride. La feuille indiquait en lettres rouges : Mercredi, 17 octobre. Il n'y avait que trente feuilles à arracher pour remettre à jour un calendrier vieux de six ans. Un tour de roue complet et tout revient au même point. Monsieur de Steeg essaya d'ouvrir la fenêtre. Le bois avait joué. Le fer s'était rouillé et l'espagnolette résista longtemps avant de céder. Sous une poussée vigoureuse, les volets allèrent claquer contre la muraille. L'air vif entra avec la lumière révélant dans un coin des lambeaux de toile d'araignée. Mais Monsieur de Steeg ne voyait que le ciel pur de tout nuage, l'air libre l'exaltait d'une joie secrète, profonde. Il reconnut la maison d'en face, avec ses longs balcons, sa frise de marguerites peintes en ocre et déteintes sous la pluie.

Rien n'avait changé. Tout était comme avant. Tout allait reprendre. La vie continuait et cela seul comptait.

Dans la rue, une marchande de poissons chantait en niçois : « O la belle sardine !... » La voix montait haut, à l'italienne. Une voix chaude, méridionale. Puis le cri d'un vendeur de journaux : « *Paris-Soir* vient d'arriver ! » Du cinquième, l'agitation de la rue paraissait paisible, familière, rassurante. Il fallait au plus vite se joindre à la foule, s'y fondre, se réchauffer à son contact, s'y perdre pour se retrouver.

Monsieur de Steeg sortit. Il s'arrêta devant la boîte à lettres, vit qu'elle était vide. Sur le seuil, Madame Laurent prenait le soleil et feignait ne rien voir.

— Il n'y a pas de lettres ?

— Rien, Monsieur.

— Quelles sont les heures de distribution ?

— Huit heures et demie et cinq heures.

— Voici ma clef. Veuillez avoir l'obligeance d'envoyer une femme de ménage pour mettre de l'ordre là-haut.

Malgré la formule courtoise, la phrase était sèche, dite d'une voix qui s'efforce de ne rien trahir. Monsieur de Steeg salua, puis effaçant les épaules, il partit. Dans la rue, il grommela entre ses dents : « Ils ne sont pas pressés, eux. S'ils me laissent tomber... »

La laitière le vit passer et sa mémoire de commerçante nota cette silhouette haute, redressée, ce maintien étudié, le visage à moitié caché sous un feutre, le pardessus démodé à martingale et elle pensa :

« Il n'y a pas à dire, on voit de drôles de gens par ici. Des étrangers... »

Des yeux elle le suivit jusqu'au coin du Boulevard Gambetta et de la rue de France où il s'arrêta devant un kiosque de journaux. Puis il repartit, déployant le *Temps* devant lui et tout en lisant il poursuivit le chemin qui mène à la mer.

*
* * *

Sur la promenade des Anglais, les hivernants en quête de soleil formaient une foule internationale, mais homogène cependant dans sa lenteur désœuvrée. De riches étrangères traînaient des chiens énormes, de luxueux danois, ou deux poméraniens jumeaux attachés à des laisses de cuir vernis, cloutées d'acier. Des Russes, dont les meilleurs souvenirs datent du temps de Nicolas II, passaient dans des fourrures roussies et excentriques et pauvres depuis vingt ans, se retrouvaient à la même heure sur le même banc pour lire le *Novorojdenié*, la *Renaissance*, le journal de l'exil imprimé à Paris. A longues enjambées, comme sur un terrain de sport, passaient des Anglais, toujours insulaires dans des costumes solides, inattaquables à la pluie. Et parmi cette cohue cosmopolite, des Parisiens surpris par l'éclat bleu de la mer, de vrais Niçois que plus rien n'étonne, ni le teint basané d'un métis équivoque, coiffé d'un feutre mastic, musicien de jazz

ou prince étranger, ni l'allure aguichante d'une martiniquaise toute en turban chamarré, clinquants d'oreille, clinement d'œil et grand rire blanc.

Du quai des États-Unis au caravansérail le Forum, la foule suivait passive la longue corniche, passait devant les fauteuils laqués où s'allongeaient la vieille dame à tricot, les anciens coloniaux jaune hépathique, ralentissait devant le *Négresco*, le *Ruhl* et oubliant de regarder la mer miroitante, les visages s'interrogeaient au passage, chacun, d'instinct, cherchant dans l'inconnu son frère, son camarade occasionnel de vie ou d'aventure.

Le soleil brutal de l'hiver méditerranéen rougissait le teint blond des Nordiques, exaltait leurs taches de rousseur, cernait les yeux des joueurs de casino pour qui la journée commence à midi. Et la plupart des regards se cachaient derrière des lunettes noires à monture claire, blanche, rose ou bleutée, pour former une foule de faux aveugles qui se cherchent et se devinent d'instinct. Pauvre ou riche, bourgeois ou aventurier, chacun avait sa place et un rôle à jouer dans cette étrange société parlant toutes les langues, venue du monde entier. Bientôt happé par le rythme des passants, le nouvel arrivant se fondait dans cette humanité de riviera où la chance se joue en plein soleil et personne ne remarqua Monsieur de Steeg et son pardessus démodé, et neuf cependant.

A cinq heures, il rentra rue Torrini presque en même temps que le facteur. Madame Laurent aurait juré que le locataire inconnu avait guetté l'arrivée du courrier. Le facteur jeta en vrac sur la table une liasse de journaux et de lettres, toucha son képi et sortit sans un mot. Alors Monsieur de Steeg s'avança à son tour dans la loge et, en silence, assista au dépouillement du courrier. L'angoisse creusait ses traits à mesure que le paquet diminuait dans les mains de la concierge. Bientôt il ne resta plus qu'une lettre, une seule. Mais elle n'était pas pour lui.

« Rien pour vous, Monsieur », dit Madame Laurent,

répondant, sans relever la tête, à la question muette. Petite et lourde, elle semblait accablée, elle aussi, comme les gens qui n'ont pas de cou et se tiennent mal. D'un pas traînant, elle se dirigea vers les boîtes aux lettres et y distribua le courrier.

Une seconde, Monsieur de Steeg la regarda faire, puis il repartit. Il revint le lendemain et les jours suivants et dès lors ce fut deux fois par jour la même scène dans un silence de plus en plus tendu et angoissé, un silence où les yeux évitent de se rencontrer. Monsieur de Steeg arrivait en même temps que le facteur et attendait à l'écart, comme un pauvre. Il ne posait aucune question, mais de sa loge, Madame Laurent disait chaque fois après avoir feuilleté la liasse de lettres :

— Rien, Monsieur.

Chaque fois, il hésitait un instant puis il repartait vers la rue et maintenant les boutiquiers du quartier connaissent cet homme taciturne, toujours seul et qui marchait comme un somnambule.

La crémère l'avait surpris au jardin d'Alsace-Lorraine l'air absent. Assis sur un banc, il paraissait terrassé de fatigue. Les enfants le fuyaient. Le pharmacien se souvint l'avoir vu une nuit, rôdant autour du Casino, prêt à y entrer, puis à l'instant même de franchir le seuil, rebroussant chemin, subitement. Le buraliste de la poste auxiliaire affirma l'avoir remarqué un dimanche à Monte-Carlo dans un débit de tabac. Tout en buvant un verre sur le zinc, il interrogeait le patron et celui-ci avait crié à un vieux attablé :

« O, Battistin ! Tu te rappelles, toi . . . »

Mais le reste de la phrase s'était perdue dans un brouhaha de voix.

Madame Buonarotti, la concierge qui occupait précédemment la loge, étant morte, Madame Laurent interrogea les fournisseurs de la maison. Nul ne connaissait Monsieur de Steeg. Seule, la femme de ménage finit par dire :

— Attendez voir. Il me semble maintenant que la cuisinière

du 63 m'a raconté une fois une histoire, mais je vous parle d'il y a longtemps. Est-ce que ce ne serait pas ce monsieur étranger qui avait emménagé au moment du carnaval et un mois après, à cinq heures du matin, des gens étaient venus le chercher en auto, et il était parti immédiatement. Madame Buonarotti avait affirmé que ce devait être des policiers en civil. Mais la pauvre, vous ne l'avez pas connue, mais elle voyait des policiers partout depuis qu'elle avait eu des ennuis avec un locataire au temps où elle tenait l'*Emporium*, vous savez bien ce meublé de la place Garibaldi?

— Des policiers, vous dites? Ce n'est pas possible. Vous n'avez pas vu qu'il a le ruban rouge?

La femme de ménage eut un geste de mépris de la main.

— A Nice, tout ça s'achète Avenue de la Victoire, aux Galeries Lafayette. Les gens du pays, bien sûr on les connaît. Mais les autres... Vous avez appris le vol du *Négresco*, une soi-disant princesse roumaine?...

Mais l'œil aux aguets, Madame Laurent lui fit signe de se taire. Une grande ombre se projetait sur la cloison vitrée, s'arrêta devant la boîte à lettres puis s'éloigna lentement, alors seulement les deux femmes osèrent se regarder en face et chacune lut la peur de l'autre.

— Et c'est comme ça tous les jours depuis son arrivée.

— Vous pourriez peut-être en toucher un mot au commissaire du quartier.

Madame Laurent secoua la tête.

— Pourquoi faire? Des histoires d'il y a longtemps. Ça ne m'attirera que des ennuis.

Elle pensait à l'enquête possible, à la lettre brûlée. Et si le facteur se rappelait avoir remis une enveloppe au nom de Max de Steeg? Elle connaissait assez la loi et les peines infligées aux concierges indécates, elle avait peur. Derrière ses rideaux, elle continua à épier mais n'osa plus poser de questions à personne.

Cela durait depuis un mois, lorsqu'à la distribution de cinq heures, le facteur lui remit une enveloppe visiblement décachetée et recollée par une large bande de papier et dont l'adresse était barrée avec cette mention imprimée : *Retour à l'expéditeur. Destinataire inconnu.* Une main inhabile avait écrit en-dessous : *M. 57 rue Torrini. Nice.*

Madame Laurent tendit la lettre à Monsieur de Steeg :

— Serait-ce pour vous ?

Pour la première fois elle eut le courage de le regarder. Son cœur battait à rompre et l'enveloppe tremblait entre ses doigts. Monsieur de Steeg reconnut la lettre et aussitôt devint livide.

— Parfaitement. C'est pour moi. J'ai dû me tromper d'adresse.

Ceci se passait le 22 décembre, trois jours avant Noël. Jusqu'à la fin de ses jours, Madame Laurent devait se rappeler exactement la date. Chaque nouveau 22 décembre devint pour elle une sorte d'anniversaire, le rappel muet d'un tourment impossible à confesser, nourri de remords, avivé de crainte auquel la mort de plus en plus prochaine ajoutait encore l'ombre du châtement.

Dès lors Monsieur de Steeg ne s'arrêta plus dans la loge. Il disparut des jours entiers. Il revint un soir en portant un volumineux paquet. Le lendemain, il rentrait en habit à l'heure où la dame dévote du premier se rendait à la messe un sac de moleskine sous le bras.

Le 31 décembre, la concierge vit encore une fois la haute silhouette noire dans l'entrée, au contre-jour d'une matinée blafarde. Elle l'entendit pousser d'une main nerveuse la porte de l'ascenseur. Cette nuit-là, elle ne put dormir et l'oreille tendue elle guetta les bruits. Elle dit plus tard qu'elle avait eu le pressentiment d'un malheur. Pourtant, elle n'entendit rien d'insolite, elle pouvait le jurer.

Le lendemain, elle ne vit pas passer le locataire du

cinquième. Pourtant elle savait qu'il ne prenait pas ses repas chez lui. Elle ne le vit pas davantage le surlendemain ni les jours suivants. Elle eut peur et monta jusqu'au dernier étage, colla l'oreille à la porte, n'entendit rien. Elle sonna n'eut pas de réponse. Alors prise de panique, elle courut d'une traite à la police.

*
* * *

Monsieur Max de Steeg gisait sur son lit, les doigts crispés sur un revolver.

« La mort a été instantanée », dit le médecin légiste au commissaire.

Un ordre méticuleux régnait dans la pièce. Sur la table de jeu dépliée, montait une pile de grandes enveloppes blanches bordées de noir. C'était, imprimé sur un papier de grand luxe le faire-part du mort et le nom inscrit n'était pas celui de Max de Steeg. Les adresses étaient écrites avec soin, d'une main posée. Plusieurs atteignaient des personnalités importantes, un ministre, un avocat célèbre, un financier dont les journaux s'étaient occupés il y a six ans.

Le médecin qui lisait par-dessus l'épaule du commissaire dit :

— Max de Steeg était donc un faux nom... C'est bien la première fois qu'un suicidé se préoccupe d'envoyer un faire-part en règle. Mais vous n'avez pas remarqué ? La date manque !

Le commissaire ne répondit pas. Sa mémoire faisait appel aux affaires classées. Il eut tout d'un coup un sourire de triomphe.

— Vous vous souvenez du scandale... ? mais apercevant la concierge qui pâle de terreur, se tenait debout sur le seuil sans oser avancer, il prit le médecin par le bras, l'emmena vers la fenêtre et le reste de la phrase fut étouffé dans le silence.

Jeanne ARCACHE.

POUR ELLE.

ARC-EN-CIEL.

*Le printemps et l'été
ont fait rêver
mon âme d'oriental :
rouge, or, soie,
vibration de cristal.*

*Des étincelles de joie
ont ébloui mon cœur.
Un éventail multicolore
berce indolemment
un bonheur incandescent
qui veut éclore.
Par moments,
un arc-en-ciel d'espoirs
carillonne ses couleurs
dans la chaleur
de mes trente ans.*

Une gerbe a frissonné :
feuilles, fleurs,
soleil qui meurt
et tous les parfums
de la terre
ou de mon cœur.
D'où vient
cette tristesse sans nom
qui se confond
profondément
dans ce feu qui rougeoit
au fond
de mon âme d'oriental?

Du haut de l'arc-en-ciel
silencieux,
l'œil gris de mon destin,
rêveusement me contemple.

MURMURE.

Soulève tes paupières
fais-moi voir
cette ardente prière
qui monte dans le soir.

L'iris chaud
a donné sa chaleur
à mon cœur.
Laisse-moi contempler

*ton âme, sa fièvre,
sa candeur
et les rêves extasiés
qui tremblotent
sur la pâleur
de tes lèvres.*

*Referme vite tes yeux.
Clos tes paupières
sur d'autres cieux,
et reçois ma prière.*

TOI.

*Les choses les plus belles, —
âmes, murmures,
souvenirs ou parfums —
que j'aime
pour mieux t'aimer,
s'effacent toujours
ou m'amènent
à me demander :
« Est-ce toi? »*

*Est-ce toi cette femme
si menue et si blanche
qui m'a souri
près de la mer?
Est-ce toi cet air
qui a bercé
les premiers jours
de mon enfance?*

*Est-ce toi cette chaleur
jamais oubliée,
qui faisait trembler
la tendresse
de mon adolescence?
Es-tu ce rêve étrange
et toujours naïf,
conçu par ma bonté,
ou simplement l'ange
que j' ai perdu —
l'ai-je vraiment perdu? —
aux portes de la maturité?
Est-ce toi enfin
cette image,
aussi chère que la vie,
qui revient toujours
avec le soir,
pour me faire croire —
et je crois —
que nul n'est seul
qui sait aimer?*

*Ame, murmure,
souvenir ou parfum,
je n'imagine que Toi!*

A. KHÉDRY.

UNE VIE A TATONS

(ROMAN).

(FIN.)

XL

De plus subtils bouleversements s'opéraient encore en l'âme de Jacqueline — que Robert ne soupçonna même pas. Il ne les découvrit que deux mois plus tard, vers la fin juin, par l'intermédiaire de Georges, confident de son anxiété grandissante.

« Jacqueline t'aime toujours, lui écrivait celui-ci. Elle se résignerait sans grande peine à n'être plus, pour te plaire, qu'une artiste amateur, une « bourgeoise qui manie agréablement le pinceau », ô Chrysale. Elle parviendrait peut-être à se persuader que tu feras plus tard un père de tout repos pour sa fille, mais la maternité a doté de nouveaux scrupules la *Nora* de jadis, contemptrice des devoirs sociaux, individualiste à tous crins. Ecoute plutôt ! »

Et il reproduisait le passage suivant d'une récente épître de Jacqueline :

« Mon cher Georges, vous savez combien j'ai souffert quand
« les parents de Robert ont laissé sans réponse la lettre où je
« les suppliais de m'ouvrir leurs bras et leur cœur. Mais je
« vous avoue que c'était surtout d'amour-propre froissé. Et
« aujourd'hui je passerais outre, vous me connaissez assez
« pour n'en pas douter, à un pareil sentiment !... Non, si

« j'hésite de plus en plus à épouser Robert, c'est que je com-
 « mence à penser que Monsieur et Madame Renouard ont sans
 « doute raison. Peuvent-ils désirer autre chose que son bon-
 « heur? Les parents, c'est désintéressé. Il est possible que
 « Robert se trompe et puisse trouver une femme mieux que
 « moi. Donc ce trimestre de réflexion forcée ne peut être que
 « très salubre. . . En tout cas je n'en veux plus du tout à ses
 « parents, ni aux miens d'ailleurs. Cela vient de ce que je
 « possède une poupée qui aura ses trois mois dans quelques
 « jours. . . Elle est en train de dormir dans son berceau, près
 « de mon lit, et je sens bien qu'aussi longtemps que je reste-
 « rai près d'elle, je lui donnerai tout ce dont elle aura besoin,
 « je l'aiderai sincèrement à trouver le Bonheur. . . Avant
 « d'avoir des enfants, voyez-vous, il n'est guère possible de
 « ne pas se montrer injuste envers ses parents. Ils nous font
 « bien souffrir, je le sais autant que personne, allez ! mais ils
 « souffrent aussi à cause de nous. . . »

Robert n'eût pas été homme si la résistance de Jacqueline n'avait avivé son amour. Pour la première fois de sa vie, il négligea ses affaires — pas de manière continue, mais enfin quelques jours par-ci, par-là — afin de la reconquérir toute, de l'amener à fixer une date, vers octobre ou novembre, pour leur mariage.

Il alla passer une grande semaine, en pleine saison d'achats, dans une petite ville d'eaux au fond de l'Auvergne où Jacqueline accompagnait sa mère en cours de cure. Et dans quelles conditions ! . . . M^{me} Démoulin s'était opposée à ce qu'il habitât leur hôtel, puisqu'il n'était même plus le fiancé. Elle se borna à le recevoir cérémonieusement trois ou quatre fois en visite dans le hall du pseudo-palace. . .

D'autre part, Jacqueline nourrissait Yette. Robert lui-même l'y avait incitée avant l'accouchement, à l'époque où il croyait leur union imminente. Cette générosité lui avait peu coûté. Il s'était figuré favoriser ainsi en sa bien-aimée la bourgeoise

aux dépens de l'artiste. Maintenant il maudissait parfois son idée, car nourrir est un esclavage. Jacqueline pouvait à peine quitter sa fille une heure ou deux d'affilée pour aller le retrouver dans les bois voisins. Pour comble de malheur, la saison s'affirmait pluvieuse, et Robert en se faisant tendre et pressant brandissait son parapluie, ce qui ne contribue pas à donner de l'éloquence à un geste. . .

Jacqueline résistait à ses assauts, non point parce qu'il semblait ainsi parfois ridicule — elle l'aimait trop pour s'en apercevoir — mais parce que ses scrupules à elle faisaient boule de neige avec les avertissements et les insinuations de ses propres parents. Robert, tenace de tempérament, s'acharna à la décider pendant son séjour en Auvergne et, ensuite, en la criblant de lettres plus passionnées qu'il ne lui en avait jamais envoyé.

Il ne lui arracha pas son consentement, mais il ruina inconsciemment sa santé. Fatiguée d'allaiter moins encore que de se déchirer l'âme, Jacqueline supporta mal les premiers froids. Un gros rhume, de rechute en rechute, aboutit à une bronchite dont elle ne se remit pas tout à fait. Yette sevrée en hâte, la mère n'en resta pas moins impuissante à réagir. Lassitudes, sueurs, amaigrissement, toux sournoise. . . Ces présomptions se précisèrent au point qu'en octobre, à son retour d'un voyage de cinq semaines en Angleterre, Robert, instruit par le souvenir de Juliette, s'alarma soudain et insista pour que Jacqueline consultât Labrot.

XLI

Jacqueline finit par y consentir. Dès lors son amant pénétra dans le cycle infernal que parcourt tout vivant en quête d'une certitude redoutée sur la santé d'un être cher.

Labrot, selon son habitude, se refusa à parler d'après un

simple examen clinique ; il exigea la série complète des analyses et une soigneuse radioscopie. En vain Robert épiait-il le visage aux expressions familières de l'ami de vingt ans. Sous la fraternelle sympathie, le masque professionnel défit toute interprétation.

L'angoisse s'intensifia. Robert n'oubliera de sa vie la demi-heure soufferte chez le radiologue, ce devin moderne à qui l'on vient demander la révélation non d'un avenir problématique mais d'un présent mystérieux. Rien que le décor où il opère impressionne déjà. Dans un cachot aux sombres tentures, sans fenêtre apparente. s'entrevoient, sous une lumière pauvre, des instruments bizarres, menaçants, qui évoquent la torture, l'Inquisition.

Presque nue, Jacqueline fut priée de se placer sous une sorte de toise, compliquée d'un dossier hérissé de prises électriques. Puis on lui rabattit sur le ventre une plaque de verre encadrée de bois qui ressemblait à un immense châssis de photographe. Alors, toutes lampes éteintes, dans un vacarme déchaîné, la plaque se fit vaguement lumineuse, et, penché sur une image flou, déchiffrable pour lui seul, le praticien dicta, hurla plutôt ses observations à la sténotypiste qui les enregistrait sur sa minuscule machine posée à même les genoux.

Robert s'efforçait d'interpréter les bribes de phrases cabalistiques que le ronronnement de la dynamo ne happait pas au passage. En vain . . . L'incertitude demeurait entière et le suspens se faisait intolérable. Non sans honte, Robert se sentit sur le point d'accueillir avec soulagement la pire sentence. Tout, oui, tout plutôt que la prolongation de ce chaos mental où l'âme rebondit en une minute de la confiance fanatique au désespoir intransigeant.

Hélas, même en s'appuyant sur les données du laboratoire, Labrot refusa de prononcer un verdict définitif :

— Il n'y a pas, dans le rapport du radiologue que je viens

de lire attentivement, la moindre mention d'une lésion pulmonaire. Les épaissements ganglionnaires et les relatives obscurités de l'ensemble prouvent un raffermissement général des tissus en réponse à des assauts du mal.

Impatient, Robert questionna :

— Bien, bien, mais le pronostic?

— L'examen a été fait à temps pour qu'il soit possible de se garer des conséquences éventuelles. On enregistre souvent de pareils résultats. L'existence de la maladie ne s'en poursuit pas moins avec tous les apanages de la santé... si elle se soigne! Vie de repos au grand air, fenêtre ouverte la nuit, nourriture substantielle, surveillance de la température et du poids : vous voyez que c'est assez simple.

— Repos au grand air?... La Suisse, Leysin!

— Ne dramatisez pas, mon bon ami. Quelque coteau boisé des environs de Paris fera l'affaire.

Robert, les sourcils froncés, se recueillit une minute, puis il prit « l'homme de l'art » aux épaules et, les yeux dans les yeux :

— Il est un point sur lequel vous devez me répondre sans équivoque. J'ai l'intention d'épouser Jacqueline; elle s'y est refusée depuis la naissance de sa fille. Mais je sens que la maladie est en train de transformer sa mentalité. Bientôt elle éprouvera le besoin de s'appuyer en toute sécurité sur ma tendresse... Dois-je persévérer dans ma résolution?

Labrot se réfugia derrière une plaisanterie :

— Le commerçant qui réapparaît pour exiger une garantie sur facture! Quel est le mariage qui ne comporte pas une part d'aléa?

— Sans doute, comme le fait de rouler en auto implique un risque d'accident. Ce n'est pas une raison cependant d'adopter les cent kilomètres à l'heure.

— Mon cher Renouard, je ne puis vous dire qu'une chose : *wait and see*. D'ici six mois à un an...

— Voir venir! . . . Oh! s'il ne s'agissait que d'attendre un peu plus! J'en ai déjà tellement l'habitude. . . Mais je veux parler d'un autre problème, essentiel pour moi qui ne conçois pas le mariage sans enfant. Il y a de grandes chances pour que Jacqueline redevienne en état de faire une épouse, mais une mère? . . . Et vous saisissez, quant je dis une mère je n'entends pas qu'on mette au monde des scrofuleux ou des rachitiques! Car, selon moi, c'est un crime de donner la vie à des êtres que les probabilités vouent à la misère physiologique. . . Oui ou non, Jacqueline redeviendra-t-elle un jour la femme de qui, compte tenu de l'hérédité, on ose souhaiter d'avoir des fils?

— Si vous l'aimiez vraiment, vous ne couperiez pas ainsi les cheveux en quatre!

— Je l'aime autant que je puis aimer. Quoi qu'il arrive, je suis persuadé que je ne l'abandonnerai pas. Et je tromperai mon besoin de paternité avec sa fille. Mais tout s'insurge en moi à la pensée d'une union délibérément vouée à la stérilité.

— Vous réservez l'avenir!

— J'obéis à un instinct profond.

— Permettez-vous un mot à l'ami après le médecin?

— Comment donc!

— Il y a un peu plus d'un an j'avais examiné Mademoiselle. . . pardon, Madame Démoulin et je l'avais trouvée en parfaite santé. Vous ne l'avez pas épousée cependant.

— Oh, je reconnais l'imbécillité de ma décision d'alors. Je craignais son tempérament bohème. La maternité et peut-être aussi la maladie l'ont mentalement transformée. Elle est douce, tranquille et elle m'aime toujours. Quelle ironie que ce soit maintenant à cause de sa santé que j'hésite, sa santé naguère merveilleuse! . . .

— Est-ce que votre cas ne serait pas un cas d'indécision chronique? . . . Tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, vous renâchez toujours devant le bonheur. Dangereux, cela.

— Je comprends... Je suis un peu responsable de la maladie de Jacqueline. Mais que serait-il arrivé si je l'avais épousée tout de suite?... Voyez-vous, Labrot, plus j'avance dans la vie et plus je m'aperçois que nous sommes dominés par l'imprévisible, que jugement et volonté ne sont que fétus de paille sous le souffle du Destin.

— Ça ne vous empêche pas d'être aussi têtù aujourd'hui. Songez que le mariage serait pour elle un excellent remède psychique.

Robert secoua mélancoliquement la tête :

— Il se peut que je continue d'être stupide... Mais on ne refait pas sa nature. Peut-être, plus tard l'épouserai-je, mais, pour le moment, impossible, docteur, impossible !

Et il retourna chez lui à petits pas mal assurés sous une de ces bruines inlassables qu'a chantées Verlaine. Robert Renouard, l'homme qui se veut toute raison, éprouvait une délectation morbide à sentir qu'il pleuvait sur la ville comme il pleurait dans son cœur...

XLII

Une telle nature ne s'enlise pas dans le découragement. Tout en se rendant compte que la science ne l'informerait jamais avec la précision d'un bilan commercial, Robert en appela de l'expertise de Labrot. Il s'adressa au docteur Survilien, l'ancien médecin de la famille Renouard qui en était demeuré l'ami et le conseiller. Vieillard intelligent et sceptique comme la plupart des jouisseurs en retraite, celui-ci montrait autant d'indulgence que de compréhension pour les faiblesses du cœur et de la chair.

Sans fortune, il s'acheminait pourtant vers la mort avec sa suffisance de confortable. Du petit entresol qu'il occupait à Passy le propriétaire, un ex-patient reconnaissant, ne lui

faisait présenter aucune quittance de loyer, et ses amitiés politiques lui valaient quelques quasi-sinécures officielles que légitimait, au reste, sa rosette de la Légion d'honneur.

Il gratifiait Robert, qu'il avait aidé à mettre au monde, d'une agissante sympathie. Mais le paternel sourire dont il l'accueillit s'attrista sous les confidences. Quand il prit la parole à son tour, ce fut avec une gravité dont il n'était point coutumier.

— Épouser une tuberculeuse . . .

Sur un geste de protestation de l'amoureux il corrigea :

— Soit, une prédisposée à la tuberculose, cela revient au même, mon pauvre ami. Il ne faut pas, à aucun prix . . . Et tu sais bien que je n'ai rien d'un rigoriste. Tu viendrais me dire que tu tends la main droite à une femme de passé douteux — voire pire — que je m'inclinerais devant les droits de la passion. Mais une femme qui risque si fort de devenir poitrine en même temps que mère, là je suis intraitable.

Il poursuivit, comme répondant à une protestation pensée :

— Je le sens, j'ai l'air cruel, immoral même ; pourtant je ne fais que dévoiler la réalité. Tu rêves d'un foyer mais tu créerais un enfer, mon petit, un enfer sans rédemption possible. Et je néglige le risque personnel . . . et formidable pour ne songer qu'aux enfants, voués à la souffrance, à la déchéance.

— Docteur, vous exprimez ce que j'ai ressenti. Cependant la nouvelle médecine prétend . . .

— Peuh ! peuh ! méfie-toi de ses conquêtes prématurées, de ses vérités éphémères. Crois-en ma vieille expérience, je t'en supplie, mon enfant. Il s'agit non seulement de ton destin propre mais de ta race. L'égoïsme et le devoir prennent ici même visage. Il faut que l'espoir entraîne la pensée du vieillard au delà de la tombe, sur les pas de ses fils. Quelle horreur de se pencher alors sur une petite voiture de rachitique si ce n'est sur un cercueil déjà vermoulu !

Robert était devenu blême, des larmes lui perlaient aux

cils. Voyant la partie gagnée, le docteur Survilien se fit bonhomme et il conclut honnêtement :

— Somme toute, ma science à moi non plus n'a rien d'infaillible. Ce que je prétends, c'est que tu ne dois pas épouser Jacqueline maintenant, sous aucun prétexte. Après deux ou trois ans d'observation, ce sera une autre histoire.

Robert ne tira de cet entretien nul apaisement, pas même l'inéluctable et honteux apaisement qu'impose, en mettant fin au supplice du doute, la révélation du pire. Car il se rappelait à présent le martyre de M^{me} Survilien, morte de phtisie malgré cinq années d'efforts incessants de son mari qui l'adorait. Il en déduisait que le rigoureux verdict était quelque peu entaché de partialité. En science comme en art, comme en toute chose humaine, hélas ! est-il jamais donné de s'affranchir de soi, de ne pas subir non seulement la déformation professionnelle mais aussi la déformation personnelle?... Robert devinait que le passé du docteur avait pesé dans la balance de son jugement.

D'autre part, l'avertissement de Labrot hantait sa conscience. Si Jacqueline devait se remettre, le mariage serait le plus efficace adjuvant moral à tout traitement. Ah ! comme on a raison de prétendre qu'il est souvent plus difficile de connaître son devoir que de l'accomplir. . .

Robert, en définitive, obéit à l'instinct, plus fort chez lui que le sentiment. Il décida de ne pas encore épouser. . .

XLIII

Une fois de plus Robert exigea d'un labeur acharné, sinon l'oubli, au moins le bercement de sa peine. Il avait acheté une robuste dix chevaux Renaud et il prit l'habitude de se passer de chauffeur. Il réparait lui-même en cours de route et consacrait les après-midi dominicales au nettoyage et au graissage.

Courrier et clients d'une part, conduite et entretien de son auto de l'autre, usaient ses journées jusqu'à la corde. Le soir, recru de fatigue, il tombait à pic dans un sommeil vide de rêves réminiscent.

Il goûta un âcre plaisir à s'enfoncer dans l'apathique Bretagne. Il visitait des détaillants et des colporteurs bornés et méfiants, aux objections souvent absurdes que l'on combat en usant de volonté et de persévérance plutôt que de logique. Les étapes de pluie et de boue s'aggravaient de gîtes hasardeux : nourriture grossière et draps humides. Rien ne lui semblait trop pénible puisqu'il jouissait du grand air en même temps que d'une occupation intellectuelle et physique.

Cependant il entretenait avec Jacqueline une correspondance très tendre. Plus que jamais elle était l'élue, celle qui pourrait donner l'approximatif maximum de bonheur que concède la vie. Et le souvenir de Yette ne suscitait en lui qu'attendrissement.

En somme il misait son sort sur la santé de sa maîtresse. . . Toute son énergie, toute sa combativité, il devait maintenant les transmuier en patience. Il n'y avait qu'à attendre l'issue de la lutte engagée entre le terrible microbe et l'organisme de la jeune femme.

Malgré lui, au long des randonnées épuisantes et des soirées mornes, il se surprenait à songer à Juliette ou à Charlotte, avec un malaise qui se précisait quant à l'une en vague remords et à l'autre en curiosité inquiète.

Pour mater ce dernier sentiment, il n'osa s'enquérir auprès de son ex-amie. Mais, se souvenant qu'il avait promis une bicyclette au jeune Louis, dès son retour à Paris il téléphona à la concierge de M^{me} Crosier pour savoir où le trouver et aussi, peut-être, dans l'espoir d'obtenir des renseignements plus précis que de la part du jeune homme.

Ses espoirs ne furent pas déçus. Après avoir déclaré que les Crosier devaient revenir quatre jours plus tard de villé-

giature, la brave femme, envers laquelle il s'était naguère montré généreux, lui manifesta le désir de le voir. Elle avait, prétendait-elle, bien des choses à lui apprendre.

Un peu honteux de lui-même mais aiguillonné par une curiosité non dépourvue de sollicitude, il poussa jusqu'à la loge.

« Ah, Monsieur Robert, entendit-il, lorsque vous l'avez quittée, Madame a eu beaucoup de chagrin et, histoire de s'étourdir, elle a fréquenté les *dancings*. Là une espèce d'écrivain à la manque d'une trentaine d'années s'est mis à lui faire la cour. Ils sont presque fiancés à l'heure qu'il est. Mais, vous savez, en dépit des pourboires qu'il me glisse de temps en temps, ce gigolo-là ne m'inspire aucune confiance... Et pour cause, d'ailleurs. Tenez, Madame n'a plus de ligne particulière et elle descend téléphoner dans la cabine, là en face... Eh bien, j'ai surpris le « coco » plusieurs fois derrière la porte, quand c'était M. Laburdesque qui l'avait appelée, vous vous rappelez, le sénateur qui s'occupe de ses dommages de guerre... Ah, il ne vous va pas à la cheville, ce nouvel amoureux, et, croyez-m'en, Madame elle-même ne le considère que comme un pis-aller. »

De Louis, invité par lettre à déjeuner dès le lendemain de cette visite, Robert entendit également des regrets attristés.

L'adolescent était venu le rejoindre au magasin avec tous les signes d'une joie authentique. Ces deux êtres sympathisaient sans conteste. Dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin renommé pour la probité de sa cuisine, Louis s'épancha au dessert :

— Ah ! monsieur Robert, quel malheur que vous ayez disparu de notre vie... Combien nous vous regrettons, ma sœur et moi. Pas par égoïsme seulement, soyez-en convaincu, mais aussi et surtout à cause de maman... Dame, vous étiez pour elle un bon guide et un appui sûr tandis que maintenant...

La pudeur filiale lui inspira soudain une gauche transition :
— ... maintenant elle a maigri et puis elle n'a plus les

belles joues rouges que vous lui avez connues. Oh ! vous ne vous en apercevriez pas si vous la rencontriez, car elle se farde beaucoup.

Pour la troisième fois depuis le début du repas, mais plus violemment, Louis se mit à tousser sec et creux. Et Robert le considéra avec attention :

— Diable ! toi aussi tu as maigri et tu n'as pas bonne mine. Qu'est-ce qui cloche ?

L'adolescent répondit avec une désinvolture forcée :

— Oh rien . . . Un mauvais rhume qui ne veut pas finir ! . . . Même c'est à cause de lui que j'ai quitté Elbœuf. Ma tante a eu peur pour ses enfants, rapport à mon ancienne congestion sans doute. Faut dire aussi que le médecin s'était montré très réservé. Et qu'on est en train de me radioscooper, radiographier et que sais-je encore ! . . .

Robert pâlit. Allait-il donc retrouver le spectre de la tuberculose à tous les carrefours de son existence ?

Il réconforta de son mieux Louis, lui proposa de remplacer la bicyclette devenue inutile par un *kodak* et lui promit d'écrire à sa mère, en toute amitié, pour lui donner de bons conseils.

Il rentra au bureau, l'âme meurtrie, et ne retrouva sa lucidité devant les équations commerciales que posaient ses collaborateurs qu'après une demi-heure dépensée à se dompter l'imagination.

XLIV

Dépistée à temps, la maladie qui menaçait Jacqueline fut jugulée. La mauvaise saison ne se compliqua d'aucune alerte et au printemps s'affirma une amélioration significative : reprise d'appétit et de poids, disparition des sueurs froides et des soudaines lassitudes, régularisation de la température.

Robert, lui, a triomphé de l'angoisse sentimentale de ce long hiver en s'absorbant dans son travail. Les circonstances,

il faut le reconnaître, facilitèrent son effort. Le cours de la livre sterling subit de tels soubresauts que, bon gré mal gré, il se trouva constamment acculé à prendre position pour ou contre le franc, malgré sa répugnance à spéculer.

En outre ses repentirs, déjà déguisés en scrupules, s'embrument d'oubli... Est-ce que, jusque dans les consciences les plus timorées, ne s'estompe pas le remords de l'irréparable?

Il a écrit d'amicales lettres à M^{me} Crosier et, vers janvier, Louis, guéri de toute faiblesse et de toute crainte, en le remerciant de l'envoi d'un *kodak* lui a appris la déroute du jeune littérateur, sa disparition de l'horizon familial. Quant à Juliette, qu'aurait-il pu, au-delà de faire déposer sur sa lointaine tombe une magnifique gerbe aux anniversaires de leur premier baiser et de son dernier soupir?...

Sa liaison avec Jacqueline se repimente de romanesque grâce aux tracasseries de ce brave M. Démoulin. Voyant sa fille mieux portante, il s'est insurgé contre l'improductivité persistante du labour artistique et a décidé de lui couper les vivres.

Révoltée à l'idée de produire en série à des prix misérables pour les marchands de tableaux, Jacqueline déclare qu'elle préfère prendre un métier. Et il est bientôt entendu en famille qu'elle travaillera dans une maison de couture, M^{me} Démoulin acceptant de soigner Yette pendant ces absences rémunératrices.

Jusqu'alors la question d'argent ne s'est guère posée entre les deux amoureux. Il y a déjà bien longtemps, Robert avait désigné à Jacqueline un petit meuble de sa chambre en lui disant : « Si tu as besoin de monnaie, prends-en là. » De cette permission, jamais la jeune femme n'en a usé.

De nouvelles mesures s'imposent, car, fouettée par l'opposition paternelle, elle se sent l'envie de reprendre ses pinceaux à l'insu de son père. Pour ainsi dire bannie de son propre

atelier, elle s'exercera le matin à l'École des Beaux-Arts et fera l'après-midi du paysage. Robert ne l'entretiendra pas, il achètera ses toiles. Et dans ces conditions le positif commerçant ne se sent pas de joie à l'idée de stocker des marchandises d'une valeur pour le moins provisoirement aléatoire.

La vie s'organise au gré du couple, en marge du mariage. Quant son amant n'est pas en tournée, Jacqueline vient le rejoindre à déjeuner rue Marguerite, et il lui arrive de se substituer à la brave M^{lle} Petitpont pour préparer les nouilles au beurre frais et la grillade qui forment en général le menu du célibataire, menu qu'elle a adopté avec allégresse.

Tout de même un désir de stabilité se manifeste en la nouvelle mère. Avec le reliquat de sa dot elle songe à se faire construire un atelier où elle pourra produire à son gré, donner des leçons, sans parler des bénéfices d'une location temporaire. Tant d'artistes ont aujourd'hui bien du mal à trouver un local convenant à l'exercice de leur industrie. Robert approuve fort ce projet que — mirage de sa satisfaction sentimentale — il considère d'emblée comme un excellent placement. Au fond lui aussi éprouve peut-être le besoin de construire parfois des châteaux en Espagne, quitte à les édifier sur les plus prosaïques fondations ! . . .

Cependant il n'en fait pas moins une légère grimace, quinze jours plus tard, au retour d'achats dans les Vosges, lorsque Jacqueline lui montre l'acquisition qu'elle a faite sans le consulter : une occasion fugitive !

Sur les confins de Bondy, une plate banlieue prolétarienne. De petites maisons d'ouvriers, dont un seul étage surmonte le rez-de-chaussée à demi-enterré, s'accolent à la façon des cottages londoniens. Au dos de chacune s'étire, étroit, le « jardin » chauve d'ombrage. La bicoque de Jacqueline est la sœur jumelle des autres.

Yette sur les bras, la *propriétaire* s'exprime avec un enthousiasme qu'elle se figure contagieux. En empiétant sur le « jardin », il y aura moyen d'adosser à la maison l'atelier de ses rêves. Et pour pas cher : une vingtaine de mille francs. Elle a déjà demandé un devis à un architecte de ses amis, Lahire, son ancien copain des Beaux-Arts.

Robert, à la voir heureuse, surmonte sans peine sa propre désillusion. En bonne justice, ne lui a-t-il pas toujours affirmé son détachement des préjugés mondains ? A l'idée que sa mère et sa sœur s'effareraient d'une semblance ambiance, il rit même sous cape. Puis il déclare sans réticence :

— En somme, c'est commode d'avoir des ouvriers pour voisins. Pas de chichis à faire et puis, en cas de révolution, la certitude que le quartier ne sera pas visé par les pillards.

Jacqueline l'embrasse joyeusement et Yette, grave, prononce :

— Gentil, papa !

XLV

A quelques jours de là, en déjeunant rue Marguerite, Jacqueline lança, mi-ironique mi-souriante :

— Tu trouves ma petite maison et son futur atelier bien mesquins. Mais tout est relatif en ce bas monde. Si tu veux, je vais t'emmener chez un peintre dont l'installation fera de la mienne, par comparaison, un scandale de luxe. Et puis tu verras un type rare : du talent doublé de caractère.

C'est samedi. Libre l'après-midi, Robert accepte avec plaisir.

De l'atmosphère nauséabonde du métro ils émergent à la station du Pré-Saint-Gervais.

Il y a de l'air au moins ici, constate-t-il avec satisfaction.

Cependant ils gagnent la « zone », derrière les fortifications. Une campagne pelée où s'égaillent, casquées de tôle rouillée, d'instables baraques en planches lépreuses. Fournaise l'été, glacière l'hiver, enfer toute l'année, cet éternel provisoire de la misère.

Ils s'immobilisent devant une construction un peu plus vaste, une bâtisse mal d'aplomb, éclairée par une baie aux vitres irrégulières, quelque chose comme la parodie minable d'un atelier.

— Nous sommes arrivés, n'est-ce pas ? souffle Robert, une pointe de raillerie dans la voix.

Mais son impression ne dure pas. Un respect s'insinue en lui devant leur hôte qui porte pourtant une chemise élimée sous un veston râpé. Car le regard ne s'attarde pas sur la mise. Deux yeux noirs que magnifie la maigreur ascétique du visage fascinent l'attention. Et de ces lèvres exsangues la parole flue, ardente comme une coulée de laves.

Idéaliste intransigeant mais anarchiste inoffensif, contempteur à la fois de l'action directe et de la reprise individuelle, amant de la pauvreté, Boutelier, pendant la guerre, s'est fait passer pour fou. Non par peur du « front », cela se sent, mais par principe, par passion antimilitariste. De même ses tableaux qu'un rien de concession rendrait monnayables, il s'entête à les dépouiller de tout charme facile. Et il ne saurait non plus tomber dans l'enlaidissement systématique qui ravit certaines légions de snobs et enrichit leurs fournisseurs. Il rebute ainsi les marchands comme les amateurs. C'est un pur, qui méprise la vie à l'égal des premiers chrétiens et qui se livre, conscient, à la phtisie ainsi que les martyrs se livraient aux bêtes. . .

Robert s'incline moralement devant cette conception hautaine, envahi d'une pitié qu'il devine impuissante. Bien que cette peinture ne lui plaise guère, il manifeste le désir d'acheter quelque chose. Son choix s'arrête sur une œuvre étrange.

C'est le défilé symbolique de la même femme aux différents âges de sa beauté : promesse, éclosion, épanouissement, déclin, devant un Bouddha monstrueux, proche et vague à la fois sous des voiles de brume, et qui personnifie sans doute la fatalité.

— Vous pouvez l'avoir pour quatre cents francs, déclare le peintre. Puis, sans laisser à son interlocuteur le temps de répondre, il corrige :

— Cela ne vous semble pas trop ?

L'homme d'affaires s'avoue désarmé devant tant de candeur :

— Point du tout. Très raisonnable, au contraire.

Et il paye sur-le-champ : quatre billets de cent qui disparaissent, chiffonnés, dans une poche en loques.

Puis, tandis que le peintre enveloppe tant bien que mal l'œuvre vendue, Robert promène un discret regard autour de lui. Derrière une portière de cretonne déchirée s'entrevoit une soupente meublée d'un grabat et de quelques ustensiles de cuisine. Ni gaz ni eau ; une lampe à pétrole rudimentaire et un bidon en guise de réservoir. L'atmosphère est imprégnée de cette fade odeur indescriptible qui est le parfum *sui generis* de la misère décente, de celle qui se défend contre les puanteurs de la saleté.

Gentiment, l'hôte reconduit ses visiteurs jusqu'au seuil. Il baise les doigts de Jacqueline avec l'aisance révélatrice d'une bonne éducation. Les deux hommes se serrent la main de grand cœur. Leurs mentalités se situent trop loin l'une de l'autre pour offrir le moindre point de friction . . .

Dehors, le paysage s'attriste davantage sous la pluie et sous le crépuscule. La terre du sentier à peine tracé colle aux semelles et, de temps en temps, le pied glisse dans une flaque. Le dénuement d'un hameau perdu de haute montagne, plus désolant encore de s'étaler si proche de toutes les ressources de la civilisation.

Dès la Barrière, Robert hèle un taxi et il y installe Jacqueline avec une espèce de soulagement :

— Ma pauvre chérie, tu dois avoir les souliers mouillés. Quel horrible quartier ! . . .

Une minute, il renferme sa pensée en lui avant de continuer tout haut :

— Tu as raison, c'est un type peu banal . . . et sympathique par-dessus le marché.

Jacqueline sourit, amusée :

— Figure-toi qu'il m'a fait la cour, autrefois. Il m'a suivie dans un de mes voyages en Espagne.

Spontané, sans arrière-pensée, Robert professe :

— Il me semble qu'un homme pareil aurait eu de quoi te plaire. Il plane au-dessus des petites.

La réponse le culbute :

— Son amour par trop révérencieux me portait sur les nerfs . . . et puis comment sortir au bras d'un homme si mal habillé !

Allons, diagnostique Robert, il ne faut jamais s'étonner de rien avec les femmes. Enfin, tant mieux, tout bien considéré ; ça prouve qu'elle a toujours été plus bourgeoise que je ne le pensais.

Une fois de plus, ce soir-là, il reconnaît que, peut-être, sage ou fou on ne construit sa vie que sur le sable de l'inconnu.

XLVI

Robert a renoncé, au moins pour un temps, à compliquer le présent. Il n'en étudie plus à la loupe les conséquences sur l'itinéraire du futur ; il abandonne le volant au destin et se contente de freiner en douceur. Lorsque, par timides allusions, Jacqueline envisage l'union légitime, ce n'est plus le refus qu'il opposait à Charlotte, net, décisif, mais un mol

acquiescement dilatoire : « Nous sommes heureux ainsi. Rien ne presse. Attendons l'heure opportune. » Cela suffit pour dissoudre les velléités de la jeune femme, simples répercussions du désir de sa famille.

Cependant en mai les événements acculent Robert. M. Démoulin vient de succomber à une embolie. Nonobstant ses défauts et ses torts, sa disparition laisse désespérées sa femme et sa fille. Autour de l'héritage à débrouiller, du fonds de commerce à céder, commencent à tourner les « corbeaux », hommes d'affaires et courtiers véreux flairant la proie d'élection. . .

Pour protéger ces inexpérimentées, qui de mieux désigné que Robert ? Mais il ne peut décemment demander à M^{me} Démoulin de le laisser intervenir en qualité d'amant de sa fille. Puisque, un jour ou l'autre, il doit devenir le *gendre*, mieux vaut tout de suite. Jacqueline en témoigne à Robert une tendre reconnaissance.

Le notaire des Démoulin est donc chargé de rédiger le contrat en hâte. Il s'agit, cela va de soi, du contrat qu'avait autrefois imposé Robert et qui poussait jusqu'à ses dernières conséquences la séparation de biens. S'avouant vaincu, le tabellion se résigne, un sourire sur les lèvres, à préparer cette charte de ce qu'il qualifiait naguère de « collage légal ».

Robert n'a donc plus à s'inquiéter que de sa propre famille. Sans illusion, par pur respect du protocole, il invite M. et M^{me} Renouard à la cérémonie et au simple repas qui doit suivre.

Leur refus, d'ailleurs prévu, ne l'irrite guère. Le grand deuil justifiant une stricte intimité, leur absence ne fera pas scandale. Et comme les tombes fraîches se fleurissent de mansuétude, Jacqueline et sa mère elle-même ne se rebellent plus sous l'affront.

Si Robert éprouve quelque chagrin, c'est surtout un

chagrin altruiste. Retirés dans leur villa du Vésinet où Hélène leur rend de si rares visites, ses parents ne vont-ils pas souffrir plus que lui d'une rupture? . . . Lui, pour se consoler, se distraire, il aura son ménage et son négoce. Mais eux qui écoutent sonner, désœuvrés et solitaires, les lentes heures de la vieillesse que n'embellit nul mirage, comment ne pas les plaindre!

Par bonheur rien n'est survenu d'irréparable, voire au sens le plus mesquin, le plus bourgeois. Le conflit ne s'est pas éclaboussé de ces vérités ripostées dans la colère, dont il est si difficile ensuite d'effacer les salissures. Désarmé par les quatre-vingt-dix ans de sa grand'mère, Robert a même, après acquiescement de Jacqueline, décidé de continuer à l'aller voir, bien qu'elle ait, modelant ainsi qu'Hélène sa conduite sur celle de M^{me} Renouard, refusé sa porte à la femme de son petit-fils. Il rencontrera donc parfois les siens chez elle. La réconciliation les guette au premier événement familial. . . Et pourquoi ne serait-ce pas une naissance plutôt qu'une catastrophe? Robert fait risette à l'avenir.

Consultés à nouveau, Labrot et Survilien viennent de délivrer à Jacqueline le grand exeat, l'exeat qui confère le droit à la maternité. Certes, il s'attache tous les jours un peu plus à Yette, qui est saine, belle et charmante; mais il n'en sent pas moins gronder, au tréfonds de son inconscient, l'atavique besoin de se survivre par la chair.

Le mariage fut dépourvu d'apparat. Y assistaient M^{me} Démoulin en grand deuil et — indispensables témoins — les augures d'à présent, les deux docteurs. Pas un convive de plus au déjeuner qui suivit dans l'entresol exigü de la rue Marguerite. Robert admira la souple diplomatie professionnelle de ses amis, toute ointe de bonne humeur. L'effroi qui s'amalgame pour un temps au chagrin des proches, l'inavouable effroi de la fosse entrevue, fondit bientôt à la chaleur de leur optimisme. Et puis, sans révéler en rien leur connaissance intime du

nouveau couple, ils l'encourageaient comme par hasard de sages réflexions.

Les délicieux compagnons ! Qui les croirait penchés jour après jour sur la misère physiologique, les tares et les sanies ?.. Comme ils savent taire aussi le diagnostic que leur livrent, sur le visage, les prodromes d'une mort prochaine ou d'une déchéance pire ! Même si la médecine reste souvent une science contestable, il faut s'incliner très bas devant le mensonge consolateur qu'est le sourire du thérapeute.

Robert n'éprouve, somme toute, en cette circonstance tant attendue et tant différée qu'un regret sérieux : l'absence de Georges, cloué à Londres par une mauvaise entorse à la suite d'un accident d'auto. Son cordial télégramme transmet, avec de chaudes félicitations, l'annonce d'une prochaine visite. Heureusement, car Robert se sent l'obscur désir de s'entendre ratifier par le seul confident qu'il ait au monde le bon sens de sa conduite.

XLVII

Derrière la maisonnette, spacieux sous sa voûte de bois qui contrefait l'ogive, l'atelier orne l'humble domaine de fantaisie, presque de beauté. Englobant l'escalier de plein air qui desservait autrefois le rez-de-chaussée surélevé, il lui confère une surprenante ampleur. Le parquet sans lustre de la vaste pièce disparaît sous des tapis persans, copies modernes de très vieux chefs-d'œuvre, que Jacqueline a groupés avec goût. Sur les divans accueillants, des coussins aux coloris violents s'apparentent avec maîtrise. Du contraste qui s'accuse entre cet intérieur et l'au-dehors, Robert se délecte inlassablement. En lui-même aussi, insoupçonné sous le « har-nois » mental de l'homme d'affaires, est-ce qu'il ne se cache pas un sanctuaire d'art et de poésie ?

Voilà six semaines que les époux ont pendu la crémaillère et cinq mois qu'ils se sont mariés. L'édification de l'atelier s'est compliquée de retards et de désagréments de toute sorte qui ont mis en valeur le caractère de Jacqueline. A peine quelques énervements fugaces, de quoi témoigner, pense le mari avec complaisance, qu'elle ne renie pas son sexe. Il sied d'ajouter que Lahire, le camarade architecte, a fait de son mieux pour amortir les à-coups. Il s'est montré d'une fraternelle gentillesse.

Robert est délesté de tout souci quant à la santé de sa femme. Depuis trois mois elle supporte à merveille les ma-laises révélateurs d'une nouvelle maternité. La vigoureuse Jacqueline d'autrefois semble ressusciter. Ce qui le confirme encore, c'est le goût qui lui est revenu du travail et de l'effort. Si pimpant qu'il se présente, l'atelier n'a rien d'un salon camouflé. Chevalet, palette et pinceaux ne sont pas là en guise d'ornements, M^{me} Renouard fils ne laisse plus passer nulle journée sans en user. Souvent ses yeux s'allument d'enthousiasme, sa vitalité déborde.

En toute justice Robert devrait se congratuler. Accaparé par les difficultés commerciales que redoublent les soubresauts des changes, contraint à d'incessants voyages, que deviendrait Jacqueline sans le dérivatif de son talent ?

Yette aurait peut-être pu l'occuper à défaut de ses toiles ? Possible, mais M^{me} Démoulin, devenue maman et bonne-maman gâteau depuis la consécration matrimoniale, se réserve le droit de soigner et de dorloter l'enfant. Puis enfin il n'a pas épousé ni même voulu épouser une mère poule ! Nul dol quant aux qualités de Jacqueline.

Il réfléchit ainsi une fois de plus en arpentant le « jardin » qui, si petit qu'il soit, absorbe la sensuelle mélancolie de ce beau dimanche d'automne...

— Trois heures et demie, soupire-t-il ; les invités ne vont pas tarder. Zut ! c'est le tour des arts.

Monsieur et Madame reçoivent tous les huit jours mais par tranches séparées : tantôt les bourgeois de Robert et tantôt les rapins de Jacqueline. . .

Or la pensée de Robert évoque son premier contact mondain avec ceux-ci, le fameux *thé* qui fut, trois ans plus tôt, la pierre d'achoppement de leur bonheur. Il avait été apeuré et jaloux. . . oui, jaloux. . . et en particulier de Lahire, de ce Lahire devenu maintenant un de leurs commensaux.

Un malaise germe en lui, un malaise qui s'apparente aux tourments d'alors. Presque à haute voix il s'ordonne :

— Non, non, je ne laisserai pas mon imagination battre la campagne. C'est stupide et dégradant, le doute, la suspicion. Je veux avoir, j'ai confiance en elle, en nous deux. Vais-je encore une fois et sans raisons me condamner moi-même à souffrir ?

Il contemple l'azur qui ne blesse plus les yeux de son dur éclat de juillet mais qui les caresse au contraire d'une tendre luminosité. Et l'air tiède dont une subtile fraîcheur avive parfois le délice, il l'aspire consciencieusement, comme il boirait un calmant éprouvé. Puis il hausse les épaules et appelle :

— Jacqueline !

— Je suis prête, je descends.

Elle ne le fait attendre que trois minutes et le rejoint, drapée dans une robe très simple, de la sérénité sur son visage qui ignore le fard.

Il se met à lui parler du garage dont ils ont besoin pour leur auto. Impossible d'empiéter sur le « jardin » puisqu'on n'y pénètre qu'en traversant la maison. Mais il y a, cent mètres plus loin, une parcelle de terrain à vendre, et pas trop cher. Pourquoi n'y pas bâtir le garage qu'on surmonterait au besoin d'une chambre. . . d'ami ou de domestique à volonté.

Le projet les passionne tant qu'ils le discutent dans ses plus minutieux détails et ce plaisir partagé se prolonge sans peine jusqu'à l'apparition des premiers invités.

XLVIII

Le jour de l'an s'est fêté sans que Georges soit venu rendre visite au jeune ménage. Cependant ce ne sont plus les suites de son accident qui le retiennent à Londres ; il est guéri depuis beau temps. Toujours aussi cordiales, ses lettres se sont faites plus courtes. Il en a disparu le pollen de philosophique poésie qu'il butinait jadis au long de ses flâneries d'âme. En guise d'excuse il n'invoque plus que le manque de temps ; ses occupations l'accaparent.

— On m'a changé mon Georges, déclare parfois Robert à Jacqueline en souriant.

Le 15 février, il éprouve donc une joyeuse surprise en recevant un télégramme par lequel son ami s'invite à déjeuner pour le lendemain à Bondy même. Et il décide, incontinent, de lui sacrifier tout l'après-midi de ce jour mémorable :

— S'il y a quelque chose d'urgent au magasin, on me téléphonera.

Georges en débarquant à midi précis d'un taxi est conduit à table. Pendant le déjeuner, la conversation, très aimable, reste superficielle. Félicitations réciproques sur la bonne mine, allusions humoristiques au passé. Puis Yette, sage sur sa haute chaise, absorbe l'attention. Elle fait connaissance avec « le monsieur qui ne l'a pas revue depuis sa naissance ».

Le repas terminé, profitant d'une éclaircie, on va se promener jusqu'au maigre bois voisin. Yette, féconde en amusantes réparties, continue de fournir un thème à la conversation quand elle ne la soutient pas elle-même.

Un moment, Robert s'attarde avec la petite, à dessein sans doute. Georges et Jacqueline se mettent alors à parler peinture d'un commun empressement. De la gêne flotte entre eux. Lui devine en la jeune femme une sorte de pudeur froissée

dont il ne se vexe en rien d'ailleurs, car il se l'explique :
« Elle sait à quel point j'ai été le confident de Robert et elle se sent au moral nue devant moi... »

Au retour, le thé pris, Jacqueline s'est éclipsée avec tact en emmenant Yette. Et, dans l'atelier paisible, l'ombre qui rampe convie aux épanchements.

— Enfin tu es heureux, énonce Georges, affirmatif.

— Autant qu'un homme peut l'être...

L'intonation revêt les mots d'amertume. Le journaliste sursaute, mais avant qu'il puisse manifester son étonnement, Robert explique :

— Ah ! mon cher, combien tu voyais juste il y a trois ans ! Quelle grosse bête j'ai été !... Non pas que je considère l'existence de Yette comme une calamité, loin de là. Mais j'ai gâché stupidement tout ce temps.

— Tu exagères. Tes craintes, tes doutes se justifiaient jusqu'à un certain point.

— Je rêvais d'un avenir garanti sur facture, voilà mon idiotie. Ces craintes et ces doutes, te figures-tu qu'ils n'éclosent plus en moi, à présent que Jacqueline est redevenue presque son ancien *soi*, qu'elle le redeviendra sans doute tout à fait en dépit de l'enfant à naître. Et la gloire qui la guette ! Je te répète que c'est juste comme il y a trois ans. Seulement...

— Seulement ?

— Seulement, ces sentiments je ne les cultive plus avec dévotion, je lutte contre eux d'une volonté aiguisée...

— Tu te sarcles l'âme.

— Oui, car j'ai compris, à jamais compris que la suprême sagesse humaine consiste à ne pas être trop sage.

— Certes. Mais confiance pour confiance. Sache que moi, l'insouciant qui narguait la prévoyance, j'ai découvert pour ma part qu'il ne sied pas d'être trop fou. Je suis entré dans une combinaison de bourse... Non seulement je fais de l'argent, mais j'en mets en banque. Et puis je veux retâter

de la littérature. Il faut se meubler l'avenir sur tous les plans, le psychique comme le matériel.

— Je saisis. Si l'avenir est vide, la mort s'y profile.

— Sûr... sans compter que j'ai vu force fous mal finir.

— Et moi tant de sages ! Il est rare de finir agréablement.

— Tu n'inventes rien, mon pauvre Robert. L'Écriture dit déjà que le Fol et le Sage finissent de même.

— N'importe, notre cas est curieux. Deux natures si dissemblables naguère...

— Notre cas est simple. L'âge les rapproche parce qu'il les mate l'une et l'autre.

— Oui, la vieillesse qui nous fait signe... un avertissement encore discret.

Des souffles froids pénètrent par la baie ouverte. L'obscurité tombe d'un ciel bas, inscrutable, hostile, où ne palpite pas une étoile.

Une tristesse désespérée envahit les deux hommes. Ils regardent en esprit, maintenant, au delà de la vieillesse...

Soudain, Robert, en un sursaut d'énergie, se projette debout. D'un premier geste il tourne le commutateur, d'un second il anime le haut-parleur de la T. S. F. dont Yette fait journellement ses délices. La vaste pièce s'inonde de chaude lumière et de bruit joyeux... L'éternité recule devant le siècle.

— Ne trouves-tu pas, déclare Robert, redevenu souriant, que mon histoire ferait un beau roman, bien d'à présent ?

— Si. Et c'est gentil de ta part de me l'offrir. Mais Dieu garde que je te prenne au mot ! Je me fâcherais peu ou prou avec toi, Jacqueline et toute ta famille.

Dans le cornet métallique résonne bientôt une marche triomphale. Et Georges reprend, ironique à son propre égard :

— L'écrirai-je quand même, ton histoire?...

CHRONIQUE DES LIVRES.

LES CONTES POSTHUMES DE POURTALÈS.

Réédition des *Marins d'Eau douce*.

Avant de mourir subitement, en 1941, dans son château d'Étoy, près de Rolle, au bord du Léman, Guy de Pourtalès a corrigé de sa main les épreuves de son ultime recueil de contes, intitulé *Les Saints de pierre*⁽¹⁾. Il n'a pas pu le voir sortir de presse.

Dédié à la mémoire d'un fils aimé, mort pour la France, ce dernier volume que je n'ai pas lu sans émotion est un suprême appel à l'énergie et au courage, en face de l'inconstance et des trahisures de la vie. En s'inspirant des statues et bas-reliefs de chevaliers, de saints et de martyrs, taillés dans la pierre des cathédrales, l'auteur se sert d'ingénieux apologues de contes guerriers ou mystiques, pour célébrer la grandeur d'âme chez ceux qui ont su combattre, lutter et souffrir, par fidélité à leurs serments ou à leurs croyances.

Rien de moins prêcheur que le ton de ces morceaux à la forme choisie — vrais poèmes en prose, comme l'étaient déjà les *Contes du milieu du Monde* — et dont l'enseignement moral se dégage sans effort des faits et gestes des personnages : seigneurs et dames de haut lignage, écuyers et pages, moines, lépreux et mendiants. On songe, en lisant ces histoires, à la *Bible d'Amiens* de

⁽¹⁾ Ed. Librairie de l'Université. Fribourg.

Ruskin. Mêmes paysages de cloîtres ou de cathédrales, même désir de ne rien laisser mourir de ce qui, une fois, fut vivant dans l'esprit et survit dans la pierre, même souci de représenter, comme savaient le faire les anciens maîtres d'œuvre, par les plus humbles créatures les symboles spirituels de la foi. On songe aussi à la *Veillesse d'Hélène* de Jules Lemaître et au *Roi masqué d'or* de Marcel Schwob, bien que les contes de Pourtalès soient exempts de toute ironie et de toute mélancolie.

Ce qu'on trouve par contre dans les *Saints de pierre*, aux contours adoucis par un pinceau d'enlumineur, c'est cette sympathie humaine, « toute âme vous possède dans la mesure où vous faites effort pour la recevoir », cette sérénité naturelle sans faiblesse, cette noblesse de sentiments, dont procède l'imagination créatrice de celui, qui avant de disparaître, nous a ouvert son cœur dans ces récits légendaires aux délicates figurines.

*
* * *

Quand on a devant soi toute la carrière d'un artiste, il n'est pas rare que, revenant à la première de ses œuvres, on reconnaisse qu'il y était déjà tout entier. Signe d'un tempérament et d'une fidélité à soi-même.

Dans *Marins d'Eau douce* ⁽¹⁾ que la Guilde du Livre vient d'avoir la bonne idée de rééditer, nous voyons déjà s'esquisser les principaux thèmes qu'orchestreront plus tard des œuvres plus mûres et substantielles. Après la tendre évocation d'une enfance heureuse, dans *Marins d'Eau douce*, la *Pêche miraculeuse* sera le récit des premières expériences et des premières meurtrissures de la vie. Après l'aveu d'une impérieuse vocation pour la musique, dans *Marins d'Eau douce*, la *Vie de Liszt*, *Chopin ou le poète*, *Wagner*, *Berlioz* seront les biographies des grands musiciens romantiques, qui inclinent le plus naturellement à la féerie. Et par le détour de ces « Vies » d'artistes, à peine romancées, c'est toujours à lui-même et à ses grands thèmes que sera ramené Guy de Pourtalès.

⁽¹⁾ Ed. Guilde du Livre. Lausanne.

D'abord, le thème du lac, la barque à voile sur le Léman, l'appel du large, l'aventure. Oh ! une aventure à bon compte et qui sait bien qu'elle est un jeu. Ne suffit-il pas de peu de chose pour nourrir de grands rêves ? « Mon corps dormait, mes bras, mes mains, mes yeux. Mon cerveau seul ne dormait pas, m'emportait bien avant dans la vie. Bien loin de chez nous, bien au delà des choses et du temps. Parfois j'étais un page, ou un apôtre, ou le vainqueur d'un tournoi, ou quelque héros antique, et le plus souvent, déjà grand, toujours loyal, noble, beau. » Ne suffit-il pas du lac pour faire le tour de l'autre rive ? Le glissement sur l'eau changeante, motif de l'évasion, qui est déjà dessiné tout entier dans *Marins d'Eau douce* et dont nous signalons la richesse à qui voudrait tenter la psychologie de l'écrivain et de son œuvre. L'attrait de « l'autre côté du lac » — comme si c'était l'autre côté du monde — de la rive de Savoie et de la pointe d'Yvoire. « Une amitié grandissait en moi pour cette France si proche et si belle, cette France qui était le berceau de notre famille, pour parler comme grand-père. Il entraînait en moi une sorte de sécurité de la sentir si voisine et une impatience de la connaître. Il me souvenait que l'oncle Paul y avait vécu ; c'était une assurance qu'on y vivait heureux. Alors une force obscure s'élevait de nouveau pour me pousser à mon plus jeune désir : je serai musicien, pensais-je, et j'irai là-bas comme lui. » Ainsi l'oncle, la vocation, la musique, la rêverie. Tout cela ne fait qu'un. C'est le secret de l'autre rive qui nous explique une destinée. Et nous comprenons mieux pourquoi Pourtalès s'est fait Français, a combattu pour la France, a donné son fils à la France.

L'autre thème de *Marins d'Eau douce* est celui de la musique, de l'initiation de l'adolescent par cet oncle bizarre, au dire des membres positifs de la famille. La découverte d'une vocation exigeante comme une révolte. « Il me donna à lire une *Vie des grands musiciens*, ouvrage in-4° orné de portraits, et je fus transporté d'enthousiasme autant par leurs traits ravagés ou rêveurs que par le récit de leurs existences féériques. » En une seule phrase, tout le programme de l'œuvre future. Et l'on sait que Pourtalès écrira des livres tout baignés de musique pour se consoler de n'être pas devenu un grand compositeur. Il demandera

à la musique les secrets de cette poésie qui est un jeu subtil des correspondances, unissant l'espace à la durée, le rêve à la réalité. Quand plus tard, il bouclera d'un mot : « L'Europe romantique », le cycle de ses biographies de grands musiciens, il s'apercevra qu'elles appartiennent au monde des fées autant qu'à celui des hommes, bien qu'elles soient faites de détails parfaitement véridiques. Toute son œuvre de poète de la musique sera pour lui — et pour nous — ce qu'était pour Shakespeare le *Songe d'une nuit d'été* ou la *Tempête*. Et le cercle magique ne consentira pas encore à se fermer — comme s'il était dans la nature de nos sympathies de toujours s'élargir. Il suffira qu'un philosophe à l'âme solitaire et un roi dément — figures plus inquiétantes que séduisantes — aient été ensorcelés l'un et l'autre par la musique de Wagner, pour que Pourtalès ne puisse se résoudre à les quitter sans en avoir fait le tour. Mais quelle aventure, puisqu'en écrivant les biographies de *Nietzsche* et de *Louis de Bavière ou Hamlet roi*, il devra — comme s'il suivait des fantômes — aborder aux rivages de la fantasmagorie et de la folie. En racontant les extravagances d'un prince « lunaire », il développera le thème de la féerie, entrevu déjà dans *Marins d'Eau douce* et qui rejoint les thèmes du lac et de la musique dans le mythe de « l'autre rive », évasion interdite et magnifique, mythe très dense, aux résonances très profondes dans le cœur de Pourtalès.

Et si après avoir fermé *Louis II* sur le récit pathétique de la fin — l'internement, le corps à corps avec le médecin, les deux cadavres retirés du lac — on ouvre la *Pêche miraculeuse*, à la scène de la nuit d'Ouchy, on a le sentiment que c'est le même drame qui continue ou qui recommence — quand Paul et Louise sont surpris, au moment décisif — scène incohérente — et comme paralysés par un feu allumé de l'autre côté du lac, sur cette rive de Savoie, qui hantait déjà les *Marins d'Eau douce*. « Serait-ce un présage ? » dit-elle. « Entre eux et leur amour quelque événement hostile surgissait toujours à la dernière minute. Il en aurait grincé des dents. Et comme s'il y avait un lien symbolique entre ce lointain sinistre et elle-même, Louise se remit à parler . . . de tout ce qu'elle imaginait de manœuvres suspectes autour de leur entreprise. »

Un incendie. Un hasard. Il n'en faut pas plus. Paul et Louise ne seront jamais l'un à l'autre. Après les enchantements du lac et de la musique, Louise désertera l'amour et la vie pour le pays des chimères « qui est en ce monde le seul digne d'être habité », avait-elle souligné un jour dans la *Nouvelle Héloïse*, « car tel est le néant des choses humaines qu'il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas ».

Et nouveau fantôme du mythe de l'autre rive, elle glissera à son tour dans la rêverie et dans la folie avant de trouver la mort dans les eaux douces du lac.

Jean DUPERTUIS.

Ernest TEILHAC, *Économie Politique pour les Français*.

— Préface du R. P. Christophe de Bonneville, S. J.

— *Les Lettres Françaises*, Beyrouth 1943.

Un frémissement parcourt de bout en bout ce livre solidement pensé : frémissement d'amour et de charité pour l'homme condamné à gagner son pain à la sueur de son front ; frémissement d'impatience et de colère contre le scientisme desséché et prétentieux des économistes et leur soi-disant science des richesses.

De cette science, il faut tout reprendre, tout réviser : son objet même et ses méthodes ; et soumettre à une analyse critique serrée certains termes créateurs de confusion et d'illusions.

La conclusion ? c'est que l'économie politique ne doit plus être seulement une science, mais un art, un art qui soit l'application de la science ; en conséquence, l'économie politique ne peut être qu'économie dirigée, dirigée dans le sens qui lui donne toute sa valeur, vers un état de justice, où, par delà la monnaie, par delà les choses immatérielles, par delà la société même on finit par atteindre, dans l'individu, le spirituel.

Ai-je pu en ces quelques lignes donner sans la trahir et sans trop la diminuer la pensée de M. Teilhac ?

Il faut, en tout cas, lire et relire avec une attention soutenue ce livre dont la forme vivante et pour tout dire agressive aide à

comprendre l'abstraction d'une pensée vigoureuse mise au service du cœur.

La critique de M. Teilhac est constructive : il attaque par exemple avec violence l'insuffisance des méthodes adoptées en économie politique, et plus particulièrement la statistique, cette science de « trieurs de lentilles ». C'est pour y substituer la méthode historique qui seule permet de saisir toute la réalité sociale. Sans doute, les économistes étudient l'histoire — plus précisément, ils étudient l'histoire des doctrines. Mais voulant réduire la réalité sociale au seul présent, ils ne recherchent dans l'histoire que des raisons de condamner ou d'approuver ce présent.

« S'ils considèrent ce qu'il y a de passé dans le présent, ils nous apportent, en général, une approbation... Sous prétexte de n'étudier que ce qui est, ils ne retiennent que ce qui fut. S'ils considèrent, au contraire, ce qu'il y a d'avenir dans le présent, ils nous apportent, en général, une condamnation... Sous prétexte de ne pas étudier ce qui doit être, ils ne retiennent pas intégralement ce qui fut. »

Pour Teilhac, la méthode historique consiste à saisir le flux continu du présent, qui est la transition de ce qui fut à ce qui sera. « Envisagé ainsi dans le temps, tout phénomène social devient intelligible. Nous savons d'où il vient, où il va. En découvrant comment le présent est sorti du passé, nous comprenons comment l'avenir sortira du présent, sans être un retour pur et simple au passé. » Et Teilhac de citer en exemple l'évolution de la grève.

Aussi bien, le livre tout entier est-il une application de la méthode proposée : car ayant à étudier l'Économie politique, l'auteur se demande dans les trois parties essentielles du livre : d'abord ce qu'elle est actuellement, puis ce qu'elle fut, enfin ce qu'elle sera.

Et cette manière d'envisager son évolution lui permet de montrer comment l'économie libérale, née d'une réaction contre une économie qu'on peut, à bon droit, appeler dirigée, cède le terrain maintenant à une autre économie dirigée : mais une économie dirigée majoritaire, c'est-à-dire démocratique, par oppo-

sition à l'économie dirigée d'autrefois (Platon, Caton, Colbert) et même à l'économie dirigée d'hier des États totalitaires.

Nous touchons là à une autre question que l'auteur a prise à cœur, et à laquelle il consacre le meilleur de sa dialectique : comment concilier la notion de direction, avec celle, à laquelle il tient, de liberté? Il faut lire ses développements et son analyse de la notion de liberté : liberté politique, liberté fin ; et liberté économique, liberté moyen.

L'erreur, longtemps entretenue, a été de confondre liberté et libéralisme. Le libéralisme, « c'est au fond, le droit du plus fort, la liberté d'écraser les faibles, liberté naturelle, animale, essentiellement la même que celle du loup vis-à-vis de l'agneau, ou de la belette vis-à-vis du petit lapin. » Et Teilhac de citer cette « sublime » parole de Lacordaire : « Entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et la loi qui affranchit. »

J'ai voulu, en toute bonne foi, et en toute sympathie, rendre compte de l'effort constructif de M. Teilhac. Il va sans dire que sa thèse, si généreuse qu'elle soit, ne recueillera pas que des adhésions sans réserve.

M. Teilhac, qui ne craint pas la discussion, a publié, en fin de son ouvrage, une note du R. P. de Bonneville qui, après avoir préfacé le volume, dit ce qu'il pense (et comme il dit bien !) du grand problème de la liberté tel que Teilhac pense l'avoir résolu.

Je crois qu'il est un autre point sur lequel l'accord paraît difficile. Après avoir, on peut dire, démoli la science économique telle que nous la connaissons, Teilhac nous propose pour « demain » une économie politique dirigée, une économie politique qui « sera une pleine discipline humaine ; un art, autant qu'une science ». Et il insiste sur ce point : « c'est tout autre chose de trouver l'art au terme de l'économie politique ou de le mettre à son départ. L'art est application. Il ne devance pas la science. Il la suit. »

Pour diriger l'économie politique de la France de demain — et évidemment elle sera dirigée — les hommes qui en auront la charge se trouveront sans doute fort embarrassés quand ils se proposeront d'appliquer une science où tout serait à reprendre.

M. Teilhac a peut-être encore le temps de les y aider. En

attendant, il leur aura certainement donné l'occasion de réviser bien des valeurs, et, en leur faisant « aspirer âprement cette petite odeur, amère et chaude de notre vie humaine », il leur aura montré les sommets spirituels vers lesquels il voudrait voir monter, sous leur direction, une Patrie dont l'économie politique serait morale et pour tout dire chrétienne.

Émile MINOSR.

Aux éditions de « LA REVUE DU CAIRE »

VIENT DE PARAÎTRE

UNE VIE À TÂTONS

ROMAN

PAR

GASTON BERTHEY

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

P. T. 25

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Depuis trois ans, elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis trois ans tous les numéros de la R. d. C. ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.